

# Le programme Georges-Arthur Goldschmidt

Programme franco-allemand  
pour jeunes traductrices et  
traducteurs littéraires

## Georges-Arthur Goldschmidt-Programm

Deutsch-französisches Austauschprogramm  
für junge Literaturübersetzer\*innen

2019





# Le programme Georges–Arthur Goldschmidt

Programme franco–allemand  
pour jeunes traductrices et  
traducteurs littéraires

# Georges–Arthur Goldschmidt–Programm

Deutsch–französisches Austauschprogramm  
für junge Literaturübersetzer\*innen

2019

# Sommaire / Inhalt

Préface	4
Vorwort	6
Le programme Georges-Arthur Goldschmidt 2019	8
Das Georges-Arthur Goldschmidt-Programm 2019	10
Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt	12
Der Schirmherr: Georges-Arthur Goldschmidt	13
Le programme Goldschmidt fait une étape en Suisse	14
Das Goldschmidt-Programm macht Station in der Schweiz	15
L'atelier de traduction français-allemand du programme Goldschmidt 2019	16
Die Übersetzungswerkstatt Deutsch-Französisch des Goldschmidt-Programms 2019	17
Remerciements / Danksagung	18
Les auteures et auteurs, les traductrices et traducteurs / Die Autorinnen und Autoren, die Übersetzerinnen und Übersetzer	20
Saisonnarbeit	22
Heike Geißler // Benjamin Bernard Spector Books, 2014	
Bungalow	30
Helene Hegemann // Émeline Berton Hanser Berlin, 2018	
Du fliegst jetzt für meinen Sohn aus dem fünften Stock!	36
Luo Lingyuan // Jenny Bussek dtv, 2007	

Mahlstrom	44
Yael Inokai // Camille Logoz Rotpunkt Verlag, 2018	
Vierzehn	52
Tamara Bach // Gaël Le Lostec Carlsen Verlag, 2016	
Bonheur d'occasion	60
Gabrielle Roy // Anabelle Assaf Les Éditions du Boréal, 1945	
Des heures heureuses	66
Christian Authier // Robert Balcke Flammarion, 2018	
La Bête à sa mère	72
David Goudreault // Jennifer Dummer Stanké, 2015	
Un océan, deux mers, trois continents	80
Wilfried N'Sondé // Laura Haber Actes Sud, 2018	
L'Invention des corps	88
Pierre Ducrozet // Paula Rauhut Actes Sud, 2017	
Impressum	94

# Préface

Depuis sa création en 2000, plus de 170 jeunes talents ont participé au programme Georges-Arthur Goldschmidt qui s'inscrit dans un ensemble de projets initiés par l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ) en faveur de la mobilité et de la mise en réseau des jeunes professionnels de la culture, des médias et de la création. La mission principale de l'OFAJ de proposer au plus grand nombre possible de jeunes une expérience de mobilité, notamment à celles et ceux qui ont le moins facilement accès à ces programmes, n'est pas contradictoire avec sa volonté de vivement encourager, grâce à ce type d'initiative, celles et ceux qui, parmi les jeunes générations, jouent un rôle essentiel de transmission et d'échange, comme les jeunes traductrices et traducteurs littéraires, de même que les jeunes ayant un rôle important dans les processus de décision dans la coopération culturelle franco-allemande.

L'OFAJ s'est associé à des partenaires parmi les meilleurs spécialistes de la branche professionnelle du livre : la *Frankfurter Buchmesse* et le Bureau international de l'édition française (BIEF), qui se chargent de l'organisation du programme (recrutement et sélection des jeunes traductrices et traducteurs, organisation des ateliers de traduction, des rencontres avec les professionnels de la branche du livre, sélection des mentors encadrant les ateliers) et la fondation culturelle Pro Helvetia pour la Suisse. L'OFAJ coordonne le partenariat, assure le suivi pédagogique et finance en grande partie le programme, avec en outre une contribution de Pro Helvetia depuis 2013 pour les participantes et participants suisses.

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt est placé sous le signe de l'échange et de la rencontre, la rencontre entre pairs mais aussi avec une œuvre. Il permet à dix jeunes traductrices et traducteurs littéraires par an (cinq germanophones, cinq francophones) de découvrir, traduire, faire connaître des auteurs de l'autre pays mais aussi de s'informer sur les structures éditoriales et d'établir des contacts professionnels décisifs pour la suite de leur parcours. Ils participent à deux ateliers de traduction de trois semaines en tandem au Collège International des Traducteurs littéraires (CITL) à Arles et au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB), sous la direction de deux traductrices confirmées, Stéphanie Lux et Patricia

Klobusiczky, que nous souhaitons remercier pour leur professionnalisme et leur grande sensibilité interculturelle.

Nous sommes particulièrement heureux de faire connaître avec cet ouvrage un des aspects de l'originalité des actions de notre institution, notamment en faveur des jeunes talents de la traduction littéraire qui viennent de participer au programme Georges-Arthur Goldschmidt en 2019. Cette publication a pour ambition de sensibiliser toutes celles et ceux qui agissent dans le domaine de la traduction et de l'édition, l'accessibilité des livres dans l'autre langue étant souvent déterminée par les choix opérés par les traductrices et traducteurs. Elle est également à l'usage des enseignantes et enseignants de langue désireux de faire découvrir à leurs élèves des auteurs du pays partenaire dans le cadre d'ateliers d'écriture et de traduction. Cet ouvrage se veut enfin un outil de promotion et d'insertion professionnelle de jeunes traductrices et traducteurs auprès de maisons d'édition.

Bonne lecture !

Sandra Schmidt, OFAJ

Cheffe de bureau en charge des programmes d'échange dans le domaine de la formation professionnelle, de l'enseignement supérieur et du Volontariat franco-allemand

# Vorwort

Seit seiner Gründung im Jahr 2000 haben mehr als 180 junge Talente am Georges-Arthur Goldschmidt-Programm teilgenommen. Es schreibt sich ein in eine ganze Reihe von Projekten des Deutsch-Französischen Jugendwerks (DFJW), die sich zum Ziel gesetzt haben, die Mobilität und die Vernetzung junger qualifizierter Kräfte in den Bereichen Kultur, Kunst und Medien zu fördern. Hauptaufgabe des DFJW ist es, möglichst vielen jungen Menschen eine Austauschfahrt zu ermöglichen, darunter auch solchen, die über einen erschwerten Zugang zu Mobilitätsangeboten verfügen. Dies steht nicht im Widerspruch zu Sonderprojekten wie dem Goldschmidt-Programm, das sich an Zielgruppen der jungen Generation wendet, die eine wichtige Rolle beim Kulturtransfer und -austausch zwischen den beiden Kulturen einnehmen und Entscheidungsprozesse der deutsch-französischen kulturellen Kooperation mitbestimmen.

Als renommierte Partner aus der Buchbranche konnte das DFJW für dieses Programm die Frankfurter Buchmesse und das *Bureau international de l'édition française* (BIEF) in Paris, sowie seit 2013 die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia gewinnen. Den Partnern obliegt die Organisation des Programms, die Auswahl der Stipendiat\*innen, die Organisation der Übersetzungsateliers, die Vorbereitung und Durchführung der Treffen mit Spezialist\*innen aus der Buchbranche sowie die Wahl der Mentor\*innen. Das DFJW ist zuständig für die Koordination der beteiligten Partner, organisiert die pädagogische Unterstützung und übernimmt den Großteil der Finanzierung des Programms. Pro Helvetia trägt seit 2013 die Kosten für die Schweizer Teilnehmenden.

Im Mittelpunkt des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms stehen der Austausch und die Begegnung, wobei sich Begegnung sowohl während der Tandemarbeit unter Kolleg\*innen als auch in der Arbeit mit einem literarischen Werk vollzieht. Das Programm ermöglicht jährlich zehn Nachwuchsliteraturübersetzer\*innen (fünf deutschsprachige und fünf französischsprachige), Autor\*innen aus dem jeweils anderen Land zu entdecken, zu übersetzen und im eigenen Land bekannter zu machen. Zudem bekommen sie die Gelegenheit, die Verlagswelt in Deutschland und Frankreich kennen zu lernen und wichtige Kontakte zu knüpfen, die für ihren Einstieg ins Berufsleben entscheidend sind. Die jungen



Literaturübersetzer\*innen nehmen an zwei dreiwöchigen Übersetzungsworkshops teil, die im Literarischen Colloquium Berlin (LCB) und im *Collège International des Traducteurs littéraires* (CITL) in Arles stattfinden. Dort arbeiten sie in Tandem- und Gruppensitzungen unter der Leitung erfahrener Übersetzerinnen an ihren Übersetzungsprojekten. In diesem Jahr waren das Patricia Klobusiczky und Stéphanie Lux, denen wir an dieser Stelle für die Bereitschaft zur Weitergabe ihrer enormen Fachkompetenz und ihr interkulturelles und pädagogisches Einfühlungsvermögen herzlich danken möchten.

Wir freuen uns sehr, Ihnen mit dieser Broschüre die jungen Literaturübersetzungstalente des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2019 vorstellen zu können und zugleich eine Facette der außergewöhnlichen Programme des DFJW zu zeigen. Diese Publikation soll zudem die Akteure des Literaturbetriebs auf deutsch-französische Übersetzungen aufmerksam machen, hängt der Zugang zur Literatur in der Partnersprache doch häufig vom Geschmack der Übersetzer\*innen ab. Sie wird außerdem von Lehrenden im Unterricht genutzt, um Schüler\*innen im Rahmen von Schreib- und Übersetzungsworkshops Autorinnen und Autoren vorzustellen. Schließlich soll die Publikation den Nachwuchsübersetzer\*innen den Berufseinstieg erleichtern, indem sie mit ihren Projekten in der Verlagswelt vorgestellt werden.

Viel Spaß beim Lesen und Entdecken!

Sandra Schmidt, DFJW

Referatsleiterin mit Zuständigkeit für Austauschprogramme in den Bereichen Berufsbildung, Hochschulzusammenarbeit und deutsch-französischer Freiwilligendienst

# Le programme Goldschmidt 2019

Le programme Georges-Arthur Goldschmidt s'adresse à de jeunes traductrices et traducteurs littéraires venant de France, d'Allemagne et de Suisse. En 2007, l'écrivain et traducteur Georges-Arthur Goldschmidt a accepté de parrainer le programme.

Durant le programme, les participantes et participants travaillent à leurs traductions dans le cadre de deux ateliers de traduction, sous la tutelle de traductrices et traducteurs expérimentés : Patricia Klobusiczky a dirigé l'atelier de traduction vers l'allemand au *Literarisches Colloquium Berlin* (LCB). Après ses études de traduction littéraire à Düsseldorf, elle a travaillé aux éditions Rowohlt. Depuis 2006, elle traduit de l'anglais et du français vers l'allemand, des auteures et auteurs contemporains comme Marie Darrieussecq, et des classiques modernes comme Louise de Vilmorin. Par ailleurs, elle enseigne à la *Freie Universität* de Berlin, au *Deutscher Übersetzerfonds* et à la *Berliner Akademie für Autoren*.

Côté français, c'est Stéphanie Lux qui a dirigé l'atelier de traduction au Collège International des Traducteurs littéraires d'Arles (CITL). Participante du programme Goldschmidt en 2004, elle traduit depuis des romans et des essais de l'allemand. Parmi ses traductions (aux éditions Jacqueline Chambon) : *Les femmes sont des guitares (dont on ne devrait pas jouer)* de Clemens J. Setz, *Der Fuchs und Dr. Shimamura* de Christine Wunnicke (à paraître) et *Deux Messieurs sur la plage* de Michael Köhlmeier.



Patricia Klobusiczky



Stéphanie Lux

Par-delà les ateliers de traduction, le programme Goldschmidt contribue à développer les échanges de droits entre la France, l'Allemagne et la Suisse. Des rencontres avec des éditrices et éditeurs et des responsables de droits donnent en effet aux jeunes traductrices et traducteurs l'opportunité d'approfondir leur connaissance des structures éditoriales. Car aujourd'hui, une traductrice ou un traducteur ne doit non seulement faire preuve de compétences linguistiques, mais aussi connaître le fonctionnement du monde de l'édition. Voilà pourquoi les jeunes traductrices et traducteurs se présentent au programme Goldschmidt avec le projet de traduire un texte libre de droits.

La présente brochure a pour but de présenter les jeunes traductrices et traducteurs et leur travail effectué pendant le programme.

Bonne lecture !

# Das Georges–Arthur Goldschmidt–Programm 2019

Das Goldschmidt-Programm richtet sich an junge Literaturübersetzerinnen und -übersetzer aus Deutschland, Frankreich und der Schweiz. 2007 hat der Autor und Übersetzer Georges-Arthur Goldschmidt die Schirmherrschaft des Programmes übernommen.

Das Programm bietet den Teilnehmenden die Gelegenheit, in zwei Übersetzungswerkstätten unter der Leitung erfahrener Übersetzerinnen und Übersetzer an ihren Texten zu arbeiten. Patricia Klobusiczky leitete die Werkstatt für Übersetzungen ins Deutsche im Literarischen Colloquium Berlin (LCB). Sie studierte Literaturübersetzen in Düsseldorf und arbeitete als Lektorin für den Rowohlt Verlag. Seit 2006 ist sie als freie Literaturübersetzerin aus dem Englischen und Französischen tätig; sie übersetzt zeitgenössische Autorinnen und Autoren wie Marie Darrieussecq und moderne Klassiker wie Louise de Vilmorin. Zudem arbeitet sie als freie Dozentin an der Freien Universität Berlin, im Auftrag des Deutschen Übersetzerfonds und an der Berliner Akademie für Autoren.

Auf französischer Seite leitete Stéphanie Lux die Übersetzerwerkstatt im *Collège International des Traducteurs littéraires* (CITL) in Arles. 2004 selbst Teilnehmerin des Goldschmidt-Programmes übersetzt Stéphanie Lux seitdem Romane und Essays aus dem Deutschen, vor allem für den Pariser Verlag Jacqueline Chambon, unter anderem: *Die Stunde zwischen Frau und Gitarre* von Clemens J. Setz, *Der Fuchs und Dr. Shimamura* von Christine Wunnicke (erscheint 2019) und *Zwei Herren am Strand* von Michael Köhlmeier.



Das Goldschmidt-Programm trägt zur Entwicklung des Lizenzaustauschs zwischen Deutschland, Frankreich und der Schweiz bei. Dazu werden Treffen mit Verlegerinnen und Verlegern sowie Lizenzverantwortlichen organisiert. Auf diese Weise können sich die Nachwuchsübersetzerinnen und -übersetzer mit Strukturen und Arbeitsweisen im Partnerland vertraut machen. Eine Übersetzerin oder Übersetzer muss heutzutage nicht nur sprachlich kompetent sein, sondern auch wissen, wie die Verlagswelt funktioniert. Deshalb bewerben sich die Nachwuchsübersetzerinnen und -übersetzer beim Goldschmidt-Programm mit einem Übersetzungsprojekt, dessen Rechte noch nicht verkauft wurden.

Ziel dieser Broschüre ist die Präsentation der jungen Übersetzerinnen und Übersetzer mit ihren Arbeitsproben.

Viel Freude bei der Lektüre!



# Le parrain : Georges-Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt naît le 2 mai 1928 à Reinbek, près de Hambourg. Il passe les dix premières années de sa vie dans le nord de l'Allemagne avec ses parents, Juifs convertis au protestantisme. En 1938, il rejoint la France en passant par Florence avec son frère. Cachés dans un orphelinat de Haute-Savoie, ils échappent aux persécutions nazies, mais ne reverront plus jamais leurs parents. Georges-Arthur Goldschmidt prend la nationalité française ; le français devient sa langue. Il fait des études d'allemand et devient professeur de lycée à Paris.

Il se fait rapidement un nom en tant que traducteur de Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Büchner et Handke qui, à son tour, traduit quelques textes de Goldschmidt. Parallèlement à son activité de traducteur, Georges-Arthur Goldschmidt écrit des essais et des textes autobiographiques en français et en allemand. Son œuvre comporte, entre autres ouvrages, *Le Miroir quotidien* (éditions du Seuil 1981), *Un Jardin en Allemagne* (éditions du Seuil 1986), *La Forêt interrompue* (éditions du Seuil 1991), *trois récits autobiographiques publiés en allemand* (*Die Absonderung*, 1991, *Die Aussetzung*, 1996 et *Die Befreiung*, 2007 (S. Fischer Verlage) et son autobiographie *La Traversée des fleuves* (éditions du Seuil 1999), traduite vers l'allemand par l'écrivain lui-même. En 2011, il publie sa nouvelle *L'Esprit de retour* aux éditions du Seuil. Il publie en 2015 son récit *Les Collines de Belleville* aux éditions Jacqueline Chambon. Ayant atteint l'âge canonique des 90 années en 2018, Georges-Arthur Goldschmidt revient une nouvelle fois sur cette Allemagne qu'il a quitté enfant en 1938 dans son essai *L'exil et le rebond*, paru aux éditions de l'Éclat.

Au cours de sa carrière, il reçoit le Prix Geschwister Scholl 1991, la Médaille Goethe 2002, le Prix France Culture 2004, le Prix Breitbach 2005 pour l'intégralité de son œuvre, ainsi que le Prix de l'Académie de Berlin 2014. En 1997, l'Université d'Osnabrück le nomme docteur *honoris causa* en tant que « médiateur et frontalier exceptionnel » entre la France et l'Allemagne, l'Université de Bern fait de même en 2017. En 2009, il est nommé citoyen d'honneur de sa ville natale, Reinbek. Depuis 2007, Georges-Arthur Goldschmidt parraine le programme franco-allemand pour jeunes traductrices et traducteurs littéraires.

# Der Schirmherr: Georges–Arthur Goldschmidt

Georges-Arthur Goldschmidt wird am 2. Mai 1928 in Reinbek bei Hamburg geboren. Seine ersten zehn Lebensjahre verbringt er mit seinen zum Protestantismus konvertierten jüdischen Eltern in Norddeutschland. 1938 wird er zusammen mit seinem Bruder über Florenz nach Frankreich ins Exil gebracht, wo die beiden, versteckt in einem Waisenhaus in der Haute-Savoie, der Verfolgung durch die Nazis entgehen. Ihre Eltern aber sehen sie nicht wieder. Goldschmidt nimmt die französische Staatsbürgerschaft an und das Französische wird seine Sprache. Als junger Mann studiert er Deutsch und wird Gymnasiallehrer in Paris.

Schon bald macht er sich als Übersetzer deutscher Literatur einen Namen. Er überträgt Werke von Kafka, Goethe, Nietzsche, Stifter, Benjamin, Büchner und Handke, der wiederum einige von Goldschmidts Texten ins Deutsche übersetzt hat. Neben seiner Übersetzertätigkeit verfasst Goldschmidt zahlreiche Essays und autobiografische Texte auf Französisch und Deutsch. Zu seinen Werken zählen unter anderem *Der Spiegeltag* (*Le Miroir quotidien*, éditions du Seuil 1981), *Der unterbrochene Wald* (*La Forêt interrompue*, éditions du Seuil 1991), die auf Deutsch erschienenen autobiografischen Erzählungen *Die Absonderung* (S. Fischer Verlage, 1991), *Die Aussetzung* (S. Fischer Verlage, 1996) und *Die Befreiung* (S. Fischer Verlage 2007), sowie die vom Autor selbst ins Deutsche übertragene Autobiografie *Über die Flüsse* (*La Traversée des fleuves*, éditions du Seuil 1999). 2015 erschien seine Erzählung *Les Collines de Belleville* bei Jacqueline Chambon. Anlässlich seines 90. Geburtstags kommt Georges-Arthur Goldschmidt in seinem Essay *L'exil et le rebond* (Éditions de l'Éclat, 2018) noch einmal auf das Deutschland zurück, das er 1938 verlassen musste.

Für seine Veröffentlichungen erhielt er 1991 den Geschwister-Scholl-Preis, 2002 die Goethe-Medaille, 2004 den *Prix France Culture*, 2005 den Joseph-Breitbach-Preis für sein Gesamtwerk sowie den Preis der Académie de Berlin 2014. 1997 verleiht ihm die Universität Osnabrück als „herausragendem Grenzgänger und Brückenbauer“ zwischen Deutschland und Frankreich die Ehrendoktorwürde. 2009 wird ihm die Ehrenbürgerschaft seiner Geburtsstadt Reinbek angetragen und 2017 folgte die Ehrendoktorwürde der Universität Bern. Seit 2007 ist Georges-Arthur Goldschmidt Schirmherr des nach ihm benannten deutsch-französischen Literaturübersetzerprogramms.

# Le programme Goldschmidt fait une étape en Suisse

Le plurilinguisme et la diversité culturelle sont, en Suisse, des marqueurs identitaires forts. Ils constituent un enjeu quotidien pour la communication et la cohésion, conférant à la traduction un rôle central. Pro Helvetia, fondation suisse pour la culture, soutient activement la traduction littéraire dans le but de favoriser les échanges interculturels et le rayonnement artistique en Suisse et à l'international. Au sein du programme Goldschmidt, Pro Helvetia s'engage pour la formation des jeunes traductrices et traducteurs suisses ou traduisant l'œuvre d'une écrivaine ou d'un écrivain suisse.

Depuis 2017, le programme Goldschmidt fait étape en Suisse. Cette dernière entend offrir aux participantes et participants un aperçu de la scène littéraire et éditoriale de Suisse dans son étendue et sa diversité. De fait, le champ éditorial helvétique présente des particularités liées à sa situation plurilingue d'une part, à son adossement aux grands marchés éditoriaux allemands, français et italiens d'autre part. De Zurich à Genève, l'étape suisse du programme est une occasion pour les jeunes traductrices et traducteurs d'entrer en dialogue avec éditrices et éditeurs français, allemands et italiens, de se voir présenter leurs catalogues et leurs pratiques et de se présenter en retour. En ce sens, cette étape participe à la constitution d'un réseau indispensable dans une perspective de carrière. Dans cette même logique, les participantes et participants rencontrent d'importants partenaires institutionnels et visitent les lieux clés dédiés à la traduction littéraire en Suisse que sont le collège des traducteurs de Looren et le Centre de traduction littéraire de Lausanne.

La Fondation Pro Helvetia se réjouit de perpétuer l'inscription de la Suisse dans le programme Goldschmidt et de participer à l'intensification des échanges culturels, littéraires et humains entre les aires linguistiques germanophone et francophone.

Aurélia Maillard Despont  
Pro Helvetia, fondation suisse pour la culture



# Das Goldschmidt-Programm macht Station in der Schweiz

Mehrsprachigkeit und kulturelle Vielfalt sind starke Identitätsmerkmale in der Schweiz. Sie stellen eine tägliche Herausforderung für Kommunikation und Kohäsion dar und durch sie erhält die Übersetzung eine zentrale Rolle. Die Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia unterstützt aktiv die literarische Übersetzung mit dem Ziel, den interkulturellen Austausch und die künstlerische Ausstrahlung im In- und Ausland zu fördern. Im Rahmen des Goldschmidt-Programms engagiert sich Pro Helvetia für die Ausbildung junger Schweizer Übersetzerinnen und Übersetzer und für Übersetzungen von Werken Schweizer Autorinnen und Autoren.

Seit 2017 macht das Goldschmidt-Programm Station in der Schweiz. Ziel ist es, den Beteiligten einen Einblick in die dortige Literatur- und Verlagsszene zu ermöglichen. Die Schweizer Verlagsszene weist Besonderheiten auf, die einerseits mit der Mehrsprachigkeit und andererseits mit ihrer Zugehörigkeit zu den großen Buchmärkten der Nachbarländer Deutschland, Frankreich und Italien zusammenhängen. Von Zürich bis Genf bietet der Schweizer Programmteil den jungen Übersetzerinnen und Übersetzern die Möglichkeit, mit deutsch- und französischsprachigen Verlagen in Dialog zu treten, ihre Kataloge und Praktiken kennenzulernen und im Gegenzug sich und ihre Arbeit zu präsentieren. Entsprechend trägt dieser Programmpunkt dazu bei, ein unverzichtbares berufliches Netzwerk zu knüpfen. Ebenso treffen die Teilnehmenden relevante institutionelle Partner und besuchen die wichtigsten Orte für literarische Übersetzung in der Schweiz, so wie das Übersetzerhaus Looren und das Centre de traduction littéraire in Lausanne.

Die Stiftung Pro Helvetia freut sich, die Beteiligung der Schweiz am Goldschmidt-Programm fortzusetzen und auf diese Weise zur Intensivierung des kulturellen, literarischen und menschlichen Austauschs zwischen dem germano- und frankophonen Sprachraum beizutragen.

Aurélia Maillard Despont  
Pro Helvetia, Schweizer Kulturstiftung

# L'atelier de traduction français-allemand du programme Goldschmidt 2019

En 2019, nous avons pu, avec les projets des participantes et participants germanophones, voyager à travers le monde et le temps.

C'était trois semaines abondantes, pendant lesquelles nous avons traité, à travers le roman de Gabrielle Roy *Bonheur d'occasion* (Anabelle Assaf en tandem avec Jenny Bussek), non seulement des singularités du québécois mais aussi des particularités qui vont de pair avec la première traduction d'un classique moderne, l'intégration du contexte historique, le choix du bon registre dans les passages narratifs et dans les dialogues.

En contrepartie, un autre projet du Québec, *La Bête à sa mère* de David Goudreault (Jennifer Dummer en tandem avec Camille Logoz), la confession d'un jeune délinquant, qui d'une manière percutante, raconte une histoire émouvante. En tant que slameur, Goudreault écrit une prose entremêlée de poésie, ce qui demande à la traductrice de déployer imagination et sensibilité.

Avec le dernier roman de Pierre Ducrozet, *L'invention des corps*, Paula Rauhut (en tandem avec Emeline Berton) a apporté un texte à la hauteur de notre temps, qui aborde des questions mondiales et emmène le lecteur du Mexique à la Silicon Valley afin d'élucider les causes profondes d'une violence aujourd'hui omniprésente. A cette exigence, l'auteur répond de manière formelle et stylistique, en jouant avec les temps, en osant de nombreuses ellipses et des images audacieuses, qui n'ont pas seulement animé sa traductrice mais également tous les membres du plénum, poussés au maximum de leurs capacités d'interprétation.

Laura Haber (en tandem avec Benjamin Bernard) a dû se confronter à un tout autre texte, avec lui aussi son propre ton, *Un océan, deux mers, trois continents* de Wilfried N'Sondé, un roman historique, qui se déroule au 17<sup>e</sup> siècle et décrit le commerce des esclaves de la perspective d'un prêtre noir du Kongo. Une prose lyrique, qui éclaire aussi notre présent, les débats postcoloniaux et agissements néocoloniaux.

A contrario, *Des heures heureuses* de Christian Authiers (Robert Balcke en tandem avec Gaël Le Lostec) a agi au premier abord comme un délassément pur – une satire de la société dans l'industrie du vin – puis se sont révélés la fine ironie, le jargon précis et bien documenté et la syntaxe imbriquée comme un grand défi, que nous avons finalement arrosés avec quelques verres de vin naturel.

Patricia Klobusiczky, tutrice de l'atelier de traduction du français vers l'allemand

# Die deutsch-französische Übersetzungswerkstatt des Goldschmidt-Programms 2019

2019 konnten wir mit den Projekten der deutschsprachigen Teilnehmer\*innen einmal um die Welt reisen und ein paar Mal die Zeitmaschine besteigen.

Es wurden also drei ergebnisreiche Wochen, in denen wir anhand von Gabrielle Roys Roman *Bonheur d'occasion* (Anabelle Assaf im Tandem mit Jenny Bussek) nicht nur Eigenheiten des Québécois behandelt haben, sondern auch die Besonderheiten, die mit der Erstübersetzung eines modernen Klassikers einhergehen – Einbeziehung des historischen Hintergrunds, Wahl des richtigen Registers in den Erzählpassagen und in den Dialogen.

Als Gegenpart ein anderes Projekt aus Quebec, David Goudreaults *La bête à sa mère* (Jennifer Dummer im Tandem mit Camille Logoz), die Lebensbeichte eines jungen Delinquenten, die auf pointierte Weise eine ergreifende Geschichte erzählt. Als Poetry Slammer schreibt Goudreault eine Prosa, die von Poesie durchsetzt ist, was der Übersetzerin Einfallskraft und Fingerspitzengefühl abverlangt.

Mit Pierre Ducrozets *L'invention des corps* hatte Paula Rauhut (im Tandem mit Émeline Berton) einen Text mitgebracht, der auf der Höhe unserer Zeit sein will, globale Themen anpackt und von Mexiko nach Silicon Valley führt, um das Phänomen allgegenwärtiger Gewalt zu ergründen. Diesem Anspruch wird er formal und stilistisch gerecht, mit einem eigenwilligen Tempusgebrauch, vielen Ellipsen und kühnen Bildern, die nicht nur seine Übersetzerin, sondern das ganze Plenum zu interpretatorischen Höchstleistungen animiert haben.

Einen ganz anderen, wenn auch ebenso eigenen Ton musste sich Laura Haber (im Tandem mit Benjamin Bernard) für *Un océan, deux mers, trois continents* von Wilfried N'Sondé erarbeiten, einem historischen Roman, der ins 17. Jahrhundert führt und den Sklavenhandel aus der Perspektive eines schwarzen Priesters aus dem Kongo beschreibt. Eine lyrische Prosa, die auch viel über unsere Gegenwart aussagt, über postkoloniale Debatten und neokoloniale Umtriebe.

Dagegen wirkte *Des heures heureuses* von Christian Authier (Robert Balcke im Tandem mit Gaël Le Lostec) zunächst wie Erholung pur – eine Gesellschaftssatire im Weinmilieu –, doch dann entpuppten sich die feine Ironie, der präzise recherchierte Jargon und die verschachtelte Syntax ebenfalls als große Herausforderung, die wir am Ende mit einigen Gläsern Naturwein begossen haben.

Patricia Klobusiczky, Leiterin der Übersetzungswerkstatt aus dem Französischen ins Deutsche

# Remerciements / Danksagung

L'OFAJ, le Bureau international de l'édition française (BIEF), la Foire du livre de Francfort et Pro Helvetia tiennent à remercier leurs partenaires ainsi que toutes les structures, institutions culturelles et personnes, qui ont accueilli et soutenu les jeunes traductrices et traducteurs dans le cadre du programme Georges-Arthur Goldschmidt 2019.

Das DFJW, das BIEF, die Frankfurter Buchmesse und Pro Helvetia möchten ihren Partnern für die gute Zusammenarbeit danken. Wir möchten ebenso herzlich allen kulturellen Einrichtungen und Personen danken, welche die jungen Übersetzer\*innen des Georges-Arthur Goldschmidt-Programms 2019 unterstützt und empfangen haben.

Collège International des Traducteurs littéraires (CITL), Arles  
Literarisches Colloquium Berlin (LCB), Berlin

Du côté français / Auf französischer Seite

Georges-Arthur Goldschmidt, auteur, traducteur, parrain du programme / Autor, Übersetzer, Schirmherr des Programms, Olivier Mannoni, responsable de l'École de traduction littéraire du Centre national du livre (CNL) / Leiter der Literaturübersetzerschule (ETL) des Centre national du livre (CNL)

Institutions / Institutionen

BIEF (Nicolas Roche, Pierre Myszkowski, Lison Burlat, Katja Petrovic), CNL (Simon Vialle), CITL d'Arles (Jörn Cambreleng, Christine Roussel)

Maisons d'éditions / Verlage

Les Arènes (Sophie Langlais, Jean-Baptiste Bourrat), Libella (Christine Bonnard Legrand, Joséphine de Wispelaere), Fayard (Eléonore Delair), Nil (Claire Do Séro), Jacqueline Chambon (David Gressot), Verticales (Jeanne Guyon, Yves Pagès), Didier jeunesse (Michèle Moreau), Éditions ça et là (Serge Ewencyk), Delcourt-Soleil (Laurence Leclercq et Séverine Aupert), Métailié (Nicole Bary)

Librairies / Buchhandlungen

Ici Librairie (Anne-Laure Vial)

## Du côté allemand / Auf deutscher Seite

### Institutions / Institutionen

Börsenverein des deutschen Buchhandels (Alexander Vieß), Büro für Buch, Verlagswesen und Mediatheken der französischen Botschaft in Berlin (Christine Ferret, Myriam Louviot), Frankfurter Buchmesse (Nurettin Cicek, Bärbel Bäcker, Ines Bachor, Alexane Lepoan, Niki Théron), LCB (Thorsten Dönges), Deutsche Akademie für Sprache und Dichtung (Susanne Van Volxem)

### Maisons d'édition / Verlage

Ch. Links Verlag (Philip Kaufmann), Seccession Verlag (Christian Ruzicska), Reprodukt Verlag (Heike Drescher), Suhrkamp (Sabine Erbrich, Christoph Hassenzahl, Philipp Hölzing), Matthes & Seitz (Loan Nguyen, Andreas Rötzer), Verlag Klaus Wagenbach (Annette Wassermann), Hanser Berlin (Karsten Kredel, Lina Muzur, Julia Graf, Ulrike von Stenglin), Schöffling & Co. (Sabine Baumann), edition federleicht (Karina Lotz), S. Fischer Verlage (Elisa Diallo, Andrea Diederichs, Sascha Michel)

### Agence littéraire / Literaturagentur

Elisabeth Ruge Agentur (Elisabeth Ruge, Hannes Köhler)

### Librairies / Buchhandlungen

Buchhandlung der Zauberberg, Buchhandlung Land in Sicht

## Du côté suisse / Auf schweizer Seite

### Institutions / Institutionen

Centre de traduction littéraire (Irene Weber Henking), Collège des traducteurs Looren (Florence Widmer), Literaturhaus Zürich (Gesa Schneider, Isabelle Vonlanthen), Maison Rousseau et de la littérature (Aurélia Cochet), Pro Helvetia (Angelika Salvisberg, Anna Schlossbauer, Aurélia Maillard Despont)

### Maisons d'édition / Verlage

Éditions Zoé (Caroline Coutau, Camille Luscher), Éditions Noir sur blanc (Fanny Mossière), Éditions La Joie de lire (Francine Bouchet), Nagel & Kimche (Patricia Reimann), Diogenes Verlag (Christine Stemmermann), Rotpunkt Verlag (Daniela Koch)

Les auteures  
et auteurs  
Die Autor\*innen

Heike Geißler  
Helene Hegemann  
Luo Lingyuan  
Yael Inokai  
Tamara Bach

Gabrielle Roy  
Christian Authier  
David Goudreault  
Wilfried N'Sondé  
Pierre Ducrozet

Les traductrices  
et traducteurs  
Die Übersetzer\*innen

Benjamin Bernard  
Émeline Berton  
Jenny Bussek  
Camille Logoz  
Gaël Le Lostec

Anabelle Assaf  
Robert Balcke  
Jennifer Dummer  
Laura Haber  
Paula Rauhut

# Saisonarbeit

## Heike Geißler

L'auteure / Die Autorin

Heike Geissler, née à Riesa en 1977, élevée à Karl-Marx-Stadt est auteure et traductrice. Elle vit à Leipzig. Elle est l'auteure du roman *Rosa* (DVA, 2002), de la nouvelle *Nichts, was tragisch wäre* (DVA, 2008), d'un livre illustré pour enfants, *Emma und Pferd Beere* (Lubok, 2009), d'un recueil, *Fragen für alle* (2016), et d'un travail sur l'argent, *mani bucate money fest* (2016). Son reportage/essai/roman *Saisonarbeit*, (Spector Books, 2014), est un texte sur le travail, la lecture, le livre, le quotidien, la vie en général, sur la sensibilité et sur la part de politique dans le sensible.

Heike Geißler, geboren 1977 in Riesa, aufgewachsen in Karl-Marx-Stadt, ist Schriftstellerin und Übersetzerin. Sie lebt in Leipzig. Von ihr sind erschienen: der Roman *Rosa* (DVA, 2002), die Erzählung *Nichts, was tragisch wäre* (DVA, 2008), das illustrierte Kinderbuch *Emma und Pferd Beere* (Lubok, 2009), das Fragenheft *Fragen für alle* (2016) und eine Arbeit über Geld *mani bucate money fest* (2016). Ihr Reportage-Essay-Roman *Saisonarbeit* (Spector Books, 2014) ist ein Text über Arbeit, das Lesen, über Bücher, den Alltag, das Leben allgemein, über Empfindlichkeit und das Politische im Empfindlichen.





# Benjamin Bernard

Le traducteur / Der Übersetzer

Après un parcours en école d'art, à Caen puis à Lyon, Benjamin Bernard s'installe à Leipzig pour se consacrer entre autres à l'apprentissage de l'allemand, aux sciences sociales et à l'écriture, pour y entreprendre ensuite, en 2015, une licence de traduction qu'il achève actuellement. Il travaille comme traducteur dans différents domaines, avec une prédilection pour la littérature, les sciences sociales et les arts. À côté de ça, il dessine, il est aussi membre d'un collectif d'interprètes dans le milieu associatif.

Nach seinem Studium an den Kunsthochschulen von Caen und Lyon zieht Benjamin Bernard nach Leipzig, wo er sich unter anderem den Sozialwissenschaften, der deutschen Sprache und dem Schreiben widmet. 2015 fängt er ein Übersetzer-Studium (B.A.) an, das er derzeit abschließt. Er arbeitet als Übersetzer, wobei sein Interesse besonders der Literatur, den Gesellschaftswissenschaften und den Künsten gilt. Außerdem zeichnet er und betätigt sich ehrenamtlich in einem DolmetscherInnen-Kollektiv.

[benjaminbern@gmail.com](mailto:benjaminbern@gmail.com)

Saisonarbeit, Heike Geißler  
Spector Books, 2014  
261 pages / Seiten (13–18)

**G**eht es hier eigentlich um Leben und Tod? Ich sage einstweilen *nein* und komme später auf die Frage zurück. Dann werde ich sagen: Nicht direkt, aber irgendwie ja doch, es geht darum, wie sehr der Tod ins Leben darf. Oder das Tödliche. Also das, was uns umbringt. Um genau zu sein: Gegen das Tödliche ist der Tod ein Waisenknabe. Oder: Der Tod ist gegen das Tödliche ein Herr mit guten Manieren und einer Schüchternheit im Blick.

Das Tödliche ist von jetzt an Ihr Begleiter, so viel kann gesagt werden. Aber erst einmal gehen wir los, denn Sie haben ja einen Vorstellungstermin. Sie gehen los, ich begleite Sie und sage Ihnen, wie alles ist und was Ihnen passiert. Sie sind ab jetzt als ich unterwegs. Sie sind also weiblich, bitte merken Sie sich das, denn es ist an einigen Stellen wichtig. Sie sind eigentlich Autorin und Übersetzerin, haben zu diesem Zeitpunkt zwei Söhne und einen Partner, der gut zu Ihnen passt, was Sie meistens auch wissen.

Ihr Freund hat Ihnen vorm Losgehen viel Glück gewünscht und nochmals gesagt, Sie müssten das nicht machen. Aber das stimmt nicht, Sie müssen das machen, Sie müssen jetzt das Erstbeste versuchen, um Geld ins Haus zu bekommen.

Ihr Vorstellungstermin heißt nicht Vorstellungsgespräch, weshalb Sie sich keine Worte zurechtlegen und auch nicht besonders gekleidet sind. Sie tragen Jeans und Pulli, es geht um keine Karriere. Sie gehen aus dem Haus, eventuell sind Sie aufgeregt, denn Sie wollen den Job, Sie haben nun einmal kein Geld und lehnen es aus gewissen Gründen, die ich noch erklären werde, ab, Hartz IV, Wohngeld oder dergleichen zu beziehen. Sie bekommen Kindergeld für zwei Kinder, Sie bekommen auch Rechnungen bezahlt, aber leider werden Ihre Rechnungen meistens nicht pünktlich bezahlt. Es kommt erschwerend hinzu, dass Sie auch nicht gut darin sind, Rechnungen zu schreiben; Sie schieben das immer auf die lange Bank. Die Bank ist lang wie der längste Lebkuchen der Welt, also einen Kilometer. Auch schreiben Sie nie Mahnungen. Sie denken, dann gibt man Ihnen keinen Auftrag mehr. Sie sind jetzt, falls Sie es nicht eh schon sind, ein Seelchen. Sie sind, das haben Sie auch schriftlich, sehr empfindlich, aber machen Sie sich nichts daraus, die Empfindlichkeit sollte man Ihnen nicht vorwerfen, Sie dürfen Ihre Empfindlichkeit von nun an als ein Potenzial verstehen. In Ihrer Verletzbarkeit liegen etliche Möglichkeiten verborgen. Wie gesagt: Sie sind empfindlich und werden es bleiben – und auch darauf kommen wir zurück.

**E**st-ce vraiment une question de vie ou de mort ? Je dirais *non* pour commencer et j'y reviendrai ensuite. Je dirai alors : pas directement, mais quelque part si, la question, c'est jusqu'à quel point la mort peut s'inviter dans la vie. Ou le mortifère. Ce qui nous tue. Pour vous donner une idée : À côté du mortifère, la mort est une petite joueuse. Ou encore : comparée au mortifère, la mort est une dame aux bonnes manières et au regard bienveillant.

Le mortifère sera dorénavant votre fidèle compagnon. Mais n'en disons pas plus, il est temps de partir, car vous avez un rendez-vous. Vous partez et je vous accompagne, je vous dirai les choses telles qu'elles sont et vous raconterai ce qui vous arrive. À partir de maintenant, vous êtes moi. Vous êtes donc une femme, merci de ne pas l'oublier, ça aura parfois son importance. Vous êtes en réalité autrice et traductrice, vous avez actuellement deux garçons et un compagnon qui vous convient parfaitement bien, ce dont vous avez conscience, la plupart du temps.

Avant de vous laisser partir, il vous a souhaité bonne chance et répété une fois encore que vous n'étiez pas obligée d'y aller. Mais ce n'est pas vrai, vous êtes obligée, obligée de saisir la première occasion venue pour faire rentrer un peu d'argent.

Vous n'allez pas à un entretien d'embauche mais à une réunion de recrutement, c'est pourquoi vous n'avez pas spécialement réfléchi à ce que vous alliez dire ni à ce que vous deviez mettre. Vous portez un jean et un pull, il n'est pas question de faire carrière. Vous quittez la maison, il se peut que vous soyez nerveuse, car il vous faut ce job, vous êtes fauchée, et pour certaines raisons sur lesquelles je reviendrai, vous refusez de demander les aides sociales. Vous touchez les allocations pour vos deux enfants, vous touchez aussi l'argent de vos factures, seulement ces factures, on vous les paie rarement à temps. Pour ne rien arranger, envoyer des factures n'est pas franchement votre fort. Vous les faites toujours traîner, vous battez des records en la matière. Et puis vous n'envoyez jamais de relances. Vous craignez qu'on ne vous donne plus de travail. Si vous ne l'étiez pas déjà, vous voilà devenue une petite nature. Vous êtes quelqu'un de très sensible, c'est documenté ; mais ne vous en faites pas, cette sensibilité, personne ne devrait vous la reprocher, vous pouvez même la considérer comme un atout. Votre fragilité est une inépuisable source de possibles. Bref : Vous êtes sensible et le resterez, nous y reviendrons également.

Eventuell kommt Ihnen allein diese Fahrt zu Amazon, von der Sie noch nicht wissen, ob sie von Erfolg, also von einem befristeten Arbeitsvertrag, gekrönt sein wird, wie der Beginn oder Beleg eines sozialen Abstiegs vor. Sie werden immer wieder versuchen, es anders zu sehen, aber schon der Anfang zwingt Sie in die Knie und eine Schicht tiefer und so wird es bleiben. Ja, Sie werden Schichten sehen, falls Sie das nicht vorher schon taten. Sie werden die Schichten dermaßen deutlich vor sich sehen wie Geologen den Aufbau des Bodens, aus dem sie eine tiefe Grube aushoben. Wenn Sie genau überlegen, kommen Sie manchmal zu dem Schluss, dass der soziale Abstieg nur etwas behelfsmäßig das bezeichnet, was eher ein sich verfestigt habender Mangel an Möglichkeiten und Weitsicht ist. Es wird also so sein: Sie bekommen diesen Job und freuen sich, und dann werden Sie müde sein, werden jeden Tag Ihre Augen kaum noch offen halten können, Ihnen wird die Kraft für alles Vergnügliche oder schlicht für alles fehlen und Sie werden sehr viel mehr über Ihr Leben und das Ihrer Eltern und all derer wissen, die Vorgesetzte haben. Sie haben ja normalerweise keinen Chef, keine Chefin. Sie werden bald etwas über das Leben wissen, das Sie vorher nicht wussten, und es wird nicht nur mit der Arbeit zu tun haben, sondern auch damit, dass Sie älter werden, dass Ihnen jeden Morgen zwei Kinder hinterherweinen, Sie mögen doch nicht zu dieser Arbeit gehen, und damit, dass mit dieser Arbeit und vielen Sorten Arbeit grundsätzlich etwas faul ist.

Sie werden viel darüber nachdenken, was es mit der Arbeit auf sich hat, warum diese Arbeit niemandem zugemutet werden sollte. Sie werden Missverständnissen unterliegen und Dinge verwechseln und Ihre Empfindlichkeit wird sich vom erstbesten Tödlichen bearbeiten und herausfordern lassen, so dass Sie eine Weile brauchen werden, um herauszufinden, woran Sie wirklich leiden, und dass Ihr Leid keinesfalls ein spezielles ist, sondern ein frappierend allgemeines. Ja, Sie sind allgemein, ich will Sie allgemein betrachten und Ihnen Ihr Allgemeinstes vorstellen. Aber das Spezielle kommt zuerst.

Grundsätzlich ist es jedenfalls nahezu unmöglich, von dieser Arbeit, die Sie gleich haben werden, nicht in die Knie und in den Trotz gezwungen zu werden.

Sie fahren mit der Straßenbahnlinie 3 Richtung Sommerfeld, die Bahn füllt sich bis zum Hauptbahnhof, dort steigen die meisten aus, niemand steigt zu. Sie gehen davon aus, dass alle, die nun noch im Waggon sind, genauso wie Sie zu Amazon zum Testarbeiten fahren. Sie sehen auf Ihren Zettel: aussteigen Teslastraße / Heiterblick, dann Amazonstraße. Eine fahle Wintersonne. Sie sind nun also unterwegs, um am Weihnachtsgeschäft des Unternehmens teilzuhaben. Es könnte aber auch das Ostergeschäft oder irgendein anderes an irgendeine Saison oder Feierlichkeit gebundenes Geschäft sein, das hier einen Job für Sie abwerfen soll. Vorerst jedoch ist Winter, es ist nicht mehr weit bis Weihnachten, dem-

Ce simple aller-retour chez Amazon, dont vous ne savez pas encore s'il sera ou non couronné de succès, c'est-à-dire d'un contrat à durée déterminée, il se peut qu'il vous apparaisse comme un premier signe ou une preuve de déclassement social. Vous persisterez à vouloir le voir autrement, mais déjà, cette entrée en matière suffit à vous mettre à genoux et à vous faire tomber une strate plus bas, et vous y resterez. Vous ne verrez plus que ça, si ce n'était pas déjà votre cas. Les strates vous apparaîtront aussi nettement qu'aux géologues la sédimentation du sol creusé en profondeur. En y réfléchissant bien, vous pensez parfois que l'idée de déclassement social ne désigne qu'imparfaitement ce qui serait plutôt un solide manque de clairvoyance et d'opportunités. Voilà ce qui va se passer : vous allez obtenir ce job, vous réjouir, et puis vous serez fatiguée, vous peinez chaque jour à garder les yeux ouverts, vous n'aurez plus d'énergie pour les choses agréables, ni pour quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs, et vous en saurez beaucoup plus sur votre vie et celle de vos parents et de tous ceux qui ont des supérieurs. Vous, vous n'avez pas de chef-fe, normalement. Vous connaîtrez mieux la vie, et ça ne sera pas simplement dû au travail, mais aussi au fait que vous ne rajeunissez pas, que chaque matin, deux enfants vous courent après en larmes, vous suppliant de ne pas y aller, dû, enfin, à ce qu'il y a de foncièrement pourri dans ce type de travail, comme dans beaucoup d'autres. Vous réfléchirez longuement à la nature du travail, et à pourquoi ce travail-ci n'est acceptable pour personne. Vous ferez les frais de malentendus, vous confondrez certaines choses et votre sensibilité sera travaillée et mise au défi par le premier mortifère venu, de sorte qu'il vous faudra du temps pour comprendre de quoi vous souffrez vraiment, et pour réaliser que cette souffrance n'a rien de spécifique, qu'elle est au contraire étonnamment commune. Oui, vous êtes commune ; et je compte me pencher sur ce qui communément vous caractérise et vous présenter vos traits les plus communs. Mais commençons par ce qui vous est spécifique.

Une chose est sûre, ce travail que vous aurez bientôt vous mettra à genoux et hors de vous, inmanquablement ou presque.

Vous prenez la ligne n°3 direction Sommerfeld, le tram s'emplit de voyageurs jusqu'à la gare, où la plupart descendent ; personne ne monte. Vous vous dites que tous ceux qui, comme vous, sont restés dans la rame se rendent aussi chez Amazon pour un essai. Vous lisez sur votre petit papier : arrêt Teslastraße/Heiterblick, puis Amazonstraße.

Soleil d'hiver, blafard. Vous voilà partie pour prendre part aux activités de l'entreprise pendant le pic de la période de Noël. Mais ça pourrait aussi être Pâques ou une autre fête ou n'importe quel autre prétexte à un pic d'activités susceptible de générer des jobs saisonniers. En attendant, c'est l'hiver, Noël approche et il fera très froid d'ici peu. Le tram

nächst wird es sehr kalt werden. Die Straßenbahn entfernt sich aus dem Stadtzentrum, links und rechts von der Strecke stehen viele Häuser leer. Schließlich überwiegen die Grün- und Nutzflächen, Sie nähern sich den funktionalen Regionen der Stadt: Tankstellen, Autovermietungen, Kranverleih, Bordell, leerstehende Bürokomplexe, Plattenbausiedlungen in einiger Entfernung zur Straße. Sie sind aufgeregt, das hat sich noch nicht gelegt. Sie suchen nach einer passenden Haltung, einer Denkweise, um eben nicht zu denken, dass Sie bei diesem Ausflug keiner sehen darf.

s'éloigne du centre-ville par une rue où beaucoup d'immeubles sont vides. Puis, espaces verts et zones d'activités prennent le dessus, vous approchez des parties fonctionnelles de la ville : stations-service, agence de location de véhicules, de grues, maison close, complexes de bureaux vacants, grands ensembles à l'écart de la rue. Vous êtes toujours nerveuse, ça ne s'est pas dissipé. Vous cherchez à vous donner une contenance, à adopter une façon de penser qui vous éviterait de penser qu'on ne doit pas vous voir sur ce trajet.

# Bungalow

## Helene Hegemann

L'auteure / Die Autorin

Helene Hegemann est une auteure, actrice, metteuse en scène et scénariste allemande. Née en 1992 et vivant actuellement à Berlin, elle a déjà publié trois romans. Son premier roman *Axolotl Roadkill*, publié par Ullstein, a fait grand bruit : il a d'abord été largement salué par la critique avant de créer une grande polémique autour de la question du plagiat. Les deux romans suivants, *Jage zwei Tiger* et *Bungalow*, sont parus chez Hanser Berlin en 2013 et 2018. *Bungalow* figurait dans la première sélection du Prix du Livre Allemand 2018.

Helene Hegemann ist eine deutsche Schriftstellerin, Schauspielerin, Film- und Theaterregisseurin. Die 1992 geborene Autorin wohnt in Berlin und hat bereits drei Romane veröffentlicht. Ihr erster Roman *Axolotl Roadkill*, erschienen 2010 bei Ullstein, wird zunächst von den Kritikern gefeiert, bis er im Mittelpunkt einer Polemik über die Frage des Plagiats steht. Ihre folgenden beiden Romane, *Jage zwei Tiger* und *Bungalow*, erscheinen 2013 und 2018 bei Hanser Berlin. *Bungalow* steht auf der Longlist des Deutschen Buchpreises 2018.





# Émeline Berton

La traductrice / Die Übersetzerin

Émeline Berton, née à Tours, étudie d'abord la littérature française avant d'obtenir un double diplôme d'études franco-allemandes. Elle rédige son mémoire de Licence sur l'intraduisible en poésie et notamment la traduction des poèmes de Paul Celan. Pendant son Master en traduction spécialisée multilingue à l'université Stendhal III de Grenoble, elle s'intéresse aux défis de la retraduction d'œuvres littéraires, avec l'exemple de la nouvelle traduction du roman *Berlin Alexanderplatz* d'Alfred Döblin par Olivier Le Lay. Elle vit à Berlin depuis 2015.

Émeline Berton, geboren in Tours, studiert zunächst französische Literaturwissenschaften und anschließend deutsch-französische Studien in Regensburg und Clermont-Ferrand, wo sie sich mit den Herausforderungen der Übersetzung von Paul Celans Gedichten auseinandersetzt. Während ihres Masters „Technische und juristische Übersetzung“ an der Universität Grenoble, beschäftigt sie sich mit dem Thema Neuübersetzungen in der Literatur, am Beispiel von Alfred Döblins Roman *Berlin Alexanderplatz*, neu übersetzt von Olivier Le Lay. Seit 2015 wohnt Émeline Berton in Berlin, wo sie als Fachübersetzerin arbeitet.

[emeline.berton@yahoo.fr](mailto:emeline.berton@yahoo.fr)

Wir standen nebeneinander im Fahrstuhl, sieben Stockwerke, dann vor meiner Wohnungstür. Ich schloss auf. Die Sonne schien durch frisch geputzte Fenster, die Balkontür war offen. Meine Mutter hatte die Wohnung aufgeräumt und die abgeblätterte Raufasertapete mit weißem Stoff verhängt, keine Ahnung, wo der auf einmal herkam, Bettlaken oder so was. Sie trimmte Efeu auf dem Balkon und wirkte so klar und ernst, dass mir zum ersten Mal seit Monaten wieder bewusst wurde, wie schön sie sein konnte. Hellgraue Augen, hohe Stirn, Nase und Wangenknochen wie mit einem Lineal gezogen. Als sie uns sah, zogen sich ihre Lippen in die Breite, sie lief durchs Wohnzimmer auf uns zu und demonstrierte mit einer über alle Zweifel erhabenen Abfolge von Sätzen und Gesten unseren perfekt organisierten Familienalltag. Als hätte sie die letzten Jahre nichts anderes getan. Immer nur die Schulfreunde ihrer Tochter beeindruckt. Ihr Zustand war überragend. Sie hatte bisher nicht mal Rahmspinat auftauen können, ohne einen Teil der Verpackung mit in den Topf fallen zu lassen. Sie hatte geschlossene Raviolidosen auf den Gasherd gestellt, unbeeindruckt der Explosion zugesehen und sich danach zurück ins Bett gelegt. Heute gab es Hackfleisch in Blätterteig. Ich war glücklich. Diese Performance schien das endgültige Eingeständnis meiner Mutter zu sein, dass sie wusste, was sie mir schuldete. Sie war unberechenbar, aber sie kannte die Standards. Die Standards des menschlichen Zusammenlebens, die Standards was hermachender, paneuropäischer Familienküche. Dadurch, dass sie die Standards notfalls sogar beherrschte, bewahrte sie mich vor dem Schuldkomplex, der die meisten Kinder schizophrener Eltern im Erwachsenenalter zu devoten Wracks werden ließ. In meinem ganzen Leben hatte ich kein einziges Mal die Befürchtung, an ihrem Zustand und meiner unmittelbar damit zusammenhängenden Verlorenheit schuld zu sein. Es gab den vernunftbegabten Menschen, als der sie geboren worden war, und es gab die strikt von diesem Menschen getrennten Stimmen, die ihr befahlen, ein heißes Bügeleisen auf meinen Rücken zu pressen. Ich weiß nicht, ob »vernunftbegabt« hier wirklich das richtige Wort ist. Das Schlimme war nicht ihre Brutalität. Es waren ihr Jammer und ihre Einsamkeit und dass ich sie nicht hassen konnte, sondern, wenn auch aus einer unüberwindlichen Distanz, lieben musste, wie jeder andere, der Zeuge ihrer maßüberschreitenden Detailliertheit und Hingebungsgabe geworden war. An diesem Nachmittag topfte sie halbverdorrte Pflanzen um. Sie setzte einen Rosenstrauch,

**N**ous étions côte à côte dans l'ascenseur ; sept étages, puis la porte d'entrée de chez moi. J'ai ouvert. Le soleil entrait par les vitres fraîchement nettoyées, la porte du balcon était ouverte. Ma mère avait rangé l'appartement et recouvert le papier peint décollé d'un tissu blanc sorti de nulle part, un genre de drap. Elle taillait le lierre sur le balcon et semblait si lucide et concentrée que pour la première fois depuis des mois, j'ai réalisé qu'elle était vraiment belle. Des yeux gris clair, un front haut, un nez et des pommettes comme tracés à la règle. En nous voyant, sa bouche s'est élargie et elle a traversé le salon pour nous dire bonjour, démontrant avec une succession de phrases et de gestes d'une crédibilité sans faille notre quotidien familial parfaitement organisé. Comme si elle n'avait fait que ça ces dernières années : impressionner les camarades de classe de sa fille. Elle était dans une forme olympique. Jusqu'ici, elle n'avait jamais réussi à décongeler des épinards sans faire tomber un morceau d'emballage dans la casserole. Elle mettait des conserves de raviolis fermées sur le feu et les regardait exploser d'un air blasé avant de retourner se coucher. Aujourd'hui, elle avait fait des feuilletés à la viande hachée. J'étais heureuse. Par cette performance, ma mère semblait m'avouer une fois pour toutes qu'elle était consciente de ce qu'elle me devait. Elle était imprévisible, mais elle connaissait les règles. Les règles de la vie en société et celles de la cuisine familiale paneuropéenne qui fait son petit effet. Vu qu'elle savait appliquer les règles en cas de besoin, elle m'a préservée du complexe de culpabilité qui transforme la plupart des enfants de parents schizophrènes en épaves soumises une fois adultes. Jamais je ne me suis sentie responsable de son état ni de ce qui en découlait : mon absence totale de repères. Il y avait d'un côté cet être humain doué de raison, et de l'autre ces voix qui lui ordonnaient de me cramer le dos avec un fer à repasser. Enfin, « doué de raison » n'est peut-être pas vraiment l'expression qui convient. Le pire, ce n'était pas sa brutalité. C'étaient sa détresse et sa solitude et le fait que j'étais incapable de la haïr. Comme tous ceux qui avaient été témoins de son incroyable perfectionnisme et de son dévouement hors norme, j'étais obligée de l'aimer, même si la distance qui nous séparait était infranchissable. Cet après-midi-là, elle a rempoté des plantes à moitié desséchées, planté un rosier, expliqué à Iskender la symbolique des renoncules et comment on faisait pousser des framboises. Le sourire d'Iskender était beau et pur.

Il a plu à ma mère. Elle jouait à l'adulte inoffensive et tout à fait sortable tandis que

erklärte Iskender die Bedeutung von Ranunkeln und wie man Himbeeren züchtet. Iskenders Grinsen war hübsch und selbstlos.

Meine Mutter mochte ihn. Sie spielte die arglose tageslichttaugliche Erwachsene, während ich mich exakt so verhielt, wie es das Rollenprofil der dazugehörenden Tochter vorgab. Ich kramte den Acrylmalkasten hervor, sortierte Stofftiere nach ihrer Größe und sagte Dinge wie: »Später kriege ich zwei Kinder, dann gibt es überall Familienrabatt.« Ich geriet in einen Modus wahlloser Offenbarung, genau wie verliebte, unsichere Erwachsene, die ihren unterkomplexen love interests das Hochzeitsfoto ihrer Nachbarn zeigen, einfach, um ihnen überhaupt irgendwas zu zeigen, völlig egal, was. Ich las Iskender zweimal hintereinander dieselbe Stelle aus meinem Lieblingsbuch vor. Das kleine Gespenst wird von einem Sonnenstrahl getroffen und verfärbt sich schwarz, deshalb ist es für die Menschen nicht mehr unsichtbar und will sich verstecken und springt vor lauter Panik und Aussichtslosigkeit in einen Brunnenschacht und verirrt sich in der Kanalisation. Iskender ging immer wieder ins Wohnzimmer zu meiner Mutter, um sie mit seinem bekloppten Hypnosepilz zu nerven oder nach ihrer gescheiterten Ehe zu fragen.

Menschen spielten Rollen. Die meisten taten das unbeschwert und fast konsequent, weil sie ihre Position kannten und der dafür vorgegebenen Verhaltensnorm zwanglos gerecht werden konnten. Meine Mutter spielte mehrere Rollen gleichzeitig, und sie wurde keiner gerecht. Sie hatte Ausfallerscheinungen, die mir, obwohl ich jederzeit mit ihnen zu rechnen gelernt hatte, immer wieder das Blut in den Adern gefrieren ließen. Manchmal sagten Menschen »Ach du Scheiße« oder »O mein Gott«, gerne dann, wenn sie erschreckt wurden oder sich der Rahmen ihrer Situation innerhalb eines kurzen Moments vollständig verändert hatte. Manchmal mussten sie das nicht mal sagen, man sah das »Ach du Scheiße« in ihrem Gesicht, klassischer Fall von »entglittene Züge«. Bei meiner Mutter trat diese Reaktion ohne erkennbaren Grund in den unpassendsten Momenten auf, gesteigert zu einer für mich absolut greifbaren Bedrohung. Ihre Souveränität wich dann dem Gesichtsausdruck einer Person, die gerade auf den elektrischen Stuhl geschnallt wird. Die panische Starre in ihren Augen verband sich mit einer Art wässrigem Glanz, in dem sich der Untergang der gesamten Menschheit spiegelte.

j'incarnais à la perfection le rôle de la fille qui va avec. Je sortais mes boîtes de peinture, triais mes peluches de la plus petite à la plus grande et disais des trucs comme « plus tard, j'aurai deux enfants, comme ça on aura des réducs dans tous les magasins ». J'étais passée en mode logorrhée, comme un adulte amoureux et timide qui montre à son crush fadissime la photo de mariage de ses voisins, juste histoire de lui montrer quelque chose, peu importe quoi. J'ai lu à Iskender deux fois d'affilée le même passage de mon livre préféré. Le petit fantôme est touché par un rayon de soleil et devient tout noir, du coup les gens peuvent le voir et il veut se cacher, et il a trop peur et il est tellement désespéré qu'il saute dans un puits et se perd dans les canalisations. Iskender retournait sans arrêt dans le salon pour embêter ma mère avec son foutu champi-hypno ou lui poser des questions sur son mariage raté.

Les gens jouent des rôles. La plupart d'entre eux le font naturellement et presque à la perfection, parce qu'ils ont conscience de leur statut et adoptent sans effort le comportement adéquat. Ma mère jouait plusieurs rôles à la fois, et elle les jouait tous mal. Ses déraillements me glaçaient toujours le sang, même si je m'y étais habituée. Parfois, les gens sortent des « oh putain » ou des « oh mon Dieu », par exemple quand ils ont peur ou qu'ils sont confrontés à un changement de situation brutal. Parfois, ils n'ont même pas besoin de le dire : le « oh putain » se lit sur leur visage, cas classique de « décomposition ». Chez ma mère, cette réaction se produisait sans raison apparente et au pire moment, déclenchant chez moi un profond sentiment d'insécurité. Son visage d'un calme absolu se métamorphosait : on aurait dit qu'on venait de l'attacher sur une chaise électrique. Figé par la panique, son regard se couvrait d'une sorte de voile aqueux dans lequel se reflétait le déclin de l'humanité tout entière.

# Du fliegst jetzt für meinen Sohn aus dem fünften Stock!

## Luo Lingyuan

L'auteure / Die Autorin

Luo Lingyuan, née en 1963 en Chine, fait des études d'informatique et de journalisme à Shanghai avant de s'installer en 1990 à Berlin où elle vit toujours. Elle publie des textes écrits en allemand depuis 1996. En 2007, elle reçoit le prix d'encouragement Chamisso pour son recueil de nouvelles *Du fliegst jetzt für meinen Sohn aus dem fünften Stock!* Elle obtient régulièrement des bourses littéraires depuis et en 2017, la ville d'Erfurt lui remet son *Stadtschreiber Literaturpreis*. L'œuvre de Luo compte trois recueils de nouvelles et cinq romans.

Luo Lingyuan, 1963 in China geboren, studiert Computerwissenschaften und Journalismus in Shanghai, bevor sie 1990 nach Berlin zieht, wo sie bis heute lebt. Seit 1996 veröffentlicht sie auf Deutsch verfasste Kurzgeschichten und Romane. 2007 bekommt sie für ihren Erzählband *Du fliegst jetzt für meinen Sohn aus dem fünften Stock!* über diverse Aspekte der zeitgenössischen chinesischen Gesellschaft den Adelbert von Chamisso-Förderpreis. 2017 wird sie mit dem Erfurter *Stadtschreiber Literaturpreis* ausgezeichnet. Ihr Werk umfasst derzeit drei Erzählbände und fünf Romane.



# Jenny Bussek

La traductrice / Die Übersetzerin

Née dans un foyer franco-allemand, Jenny Bussek est enseignante, lectrice et traductrice. Normalienne agrégée d'allemand, elle suit des études de mandarin à l'université des Langues et Cultures de Pékin de 2009 à 2011 avant d'enseigner dans diverses universités françaises et chinoises durant six ans. En 2017, elle soutient une thèse à l'université de la Sorbonne sur la littérature transculturelle d'auteurs d'origine chinoise d'expression allemande. LECTRICE de scénarios pour le Südwestrundfunk depuis 2012, elle se consacre à présent aussi à la traduction littéraire.

Jenny Bussek, zweisprachig aufgewachsen, arbeitet als Lehrerin, Lektorin und Übersetzerin. Nach einem Studium der Germanistik an der École Normale Supérieure in Lyon geht sie 2009 nach Peking, um dort Chinesisch an der Universität der Sprachen und Kulturen zu lernen. Sie unterrichtet sechs Jahre lang an französischen und chinesischen Universitäten und promoviert 2017 zum Doktor der Germanistik mit einer Dissertation über die transculturelle Literatur von chinesischen Autoren deutscher Sprache. Seit 2012 arbeitet sie als Drehbuchlektorin für den SWR und seit kurzem auch als Literaturübersetzerin.

[jenny.bussek@gmail.com](mailto:jenny.bussek@gmail.com)

Du fliegst jetzt für meinen Sohn aus dem fünften Stock!,  
Luo Lingyuan  
dtv, 2007  
219 pages / Seiten (195–198)

**D**ie untergehende Sonne färbt die Landschaft dunkelrot, als Wang Mang die Gärtnerei verlässt. Mit einem Dreirad fährt er auf das kleine Dorf „Chinesischer Weißdorn“ zu. Sein nackter Oberkörper, von der Sonne gebräunt, lässt ihn wie einen Braunbären aussehen. Der frische Fahrtwind, der an seinem Gesicht vorbeirauscht, gibt ihm das Gefühl zu fliegen. Chinesischer Weißdorn hat knapp hundert Einwohner. Sie alle wohnen entlang der einzigen Straße des Ortes. Als Mang die Straße erreicht, sieht er ein rotes Auto vor dem Haus des Dorfvorstehers stehen. Der Bauer hält abrupt an und dreht das Rad um. Er fährt über einen Feldweg nach Hause.

Mangs Mutter sitzt vor dem einstöckigen Haus der Familie und mahlt mit einer dicken Eisenscheibe rote Peperoni. Die Luft um sie herum riecht scharf. Sie dreht den Kopf immer wieder zur Seite, um sich mit einem Taschentuch die tropfende Nase zu wischen. Die Straße beachtet die alte Frau kaum.

Nur Mangs achtjährige Tochter Wang Xiaohong streckt den Kopf aus der Tür, um nach dem Vater Ausschau zu halten. Vor einer halben Stunde hat sie im großen Herd Feuer gemacht. Im großen Wok der Familie beginnt schon das Wasser zu dampfen. Aber der Vater ist auf der Straße nirgendwo zu sehen. Als das Mädchen die Schweine hinten im Stall grunzen hört, läuft sie quer durch das Haus in den Hof. Ihr Vater steht am Stalleingang und wirft den Schweinen Gemüseblätter hin. Xiaohong lacht und läuft auf das Dreirad zu. Es ist mit Gemüse vollgeladen.

Der Vater wendet sich ihr zu. „War jemand bei uns?“

„Nein.“

„Wo ist Xiaozi?“

„Sie ist zum Teich gegangen und holt die Enten nach Hause.“

„Hör zu“, sagt der Bauer in beschwörendem Ton zu seiner Tochter, „du weißt nicht, wo deine Mama ist! Vergiss das nicht, egal, wer fragt! Und jetzt geh und hol' deine Schwester nach Hause. Sie soll sich heute nicht mehr draußen rumtreiben.“

Xiaohong nickt und läuft los.

Mang trägt einen Eimer Chinakohl vor das Haus und begrüßt seine Mutter. Durch eine Außentür betritt er die Küche und beginnt damit, Schweinefutter zuzubereiten. Er hält



Le soleil couchant colore le paysage d'un rouge profond lorsque Wang Mang quitte sa petite exploitation. Perché sur son triporteur, il rejoint le village « Aubépine de montagne ». Avec son torse nu, tanné par le soleil, il ressemble à un ours. Le vent frais qui lui fouette le visage lui donne l'impression de voler.

Aubépine de montagne compte une centaine d'habitants. Tous vivent le long d'une rue unique. En s'y engageant, Mang aperçoit une voiture rouge, stationnée devant la maison du chef de village. Le paysan freine net et fait demi-tour. Il rentre chez lui à travers champs. Assise devant la maison familiale, une bâtisse de plain-pied, la mère de Mang broie des piments rouges à l'aide d'un épais disque en fer. Autour d'elle l'air pique les sens. La vieille femme détourne régulièrement la tête pour essuyer son nez qui coule avec un mouchoir. La rue n'attire guère son attention.

Seule à guetter l'arrivée de son père, Wang Xiaohong, âgée de huit ans, passe sa tête dans l'embrasure de la porte. Cela fait une bonne demi-heure qu'elle a allumé le feu dans le gros fourneau. L'eau versée dans le grand wok fume déjà. Mais toujours aucune trace de son père dans la rue. En entendant les cochons grogner dans l'étable, la fillette traverse la maison et sort dans l'arrière-cour. Son père est en train de jeter des fanes aux bêtes. Xiaohong s'élançe en riant vers le triporteur chargé de légumes.

Son père se tourne vers elle : « Quelqu'un est venu chez nous ?

- Non.

- Où est Xiaozi ?

- Elle est allée à l'étang, chercher les canards.

- Écoute-moi bien, dit le paysan à sa fille d'un ton implorant, si on te demande, tu ne sais pas où est ta mère ! Ne l'oublie surtout pas ! Et maintenant, va chercher ta sœur. Je ne veux pas qu'elle traîne dehors ce soir. »

Xiaohong acquiesce et part en courant.

Mang dépose un seau rempli de choux chinois devant la maison en saluant sa mère. Puis il pousse la porte qui donne sur la cuisine et commence à préparer la nourriture des cochons. Tenant un chou au-dessus du wok, il le découpe rapidement. Les morceaux tombent un à un dans l'eau et le wok se remplit doucement.

einen Chinakohl über den Wok und zerschneidet ihn schnell mit einem Messer. Stück für Stück fällt er ins Wasser, und allmählich füllt sich der Wok.

Als zwei Männer vor seinem Haus auftauchen, schwingt der Bauer noch immer das Messer über seiner Hand – so, als wäre diese ein unverletzbares Holzbrett.

„Mang, wir haben Besuch“, ruft seine Mutter ins Haus. Sie räumt rasch ihre Sachen weg.

Vor der Küchentür steht der Dorfvorsteher. „Wang Mang, Genosse Zhao von der Familienplanungskommission ist wieder hier.“

Mang lässt alles liegen und geht zur Tür. Die Luft, die aus der Küche strömt, riecht warm nach salzlosem Gemüse. Genosse Zhao rümpft angeekelt die Nase und tritt einen Schritt hinter den Dorfvorsteher zurück. Mang strahlt über das ganze Gesicht, als er den schlanken und blassen Genossen Zhao erblickt. Es sieht so aus, als hätte der Bauer den Mann vor sich, der seiner Familie das Leben gerettet hat. Er verbeugt sich leicht. „Genosse Zhao, Sie sind ein seltener Gast! Kommen Sie in mein Haus und ruhen Sie Ihre Füße ein wenig aus.“ Die drei Männer gehen ins Wohnzimmer. Ma Zhiwen, der Dorfvorsteher, erkundigt sich nach Mangs Vater. Mang sagt, an dessen Situation habe sich nichts geändert. Ma steht auf und geht durch eine Seitentür zu Wangs Vater – so, als wäre er hier zu Hause. Nach kurzer Zeit kehrt der Dorfvorsteher zurück und setzt sich wieder an den Tisch. Mas zerfurchte, etwas geschrumpfte Haut zeigt deutlich, dass er einer anderen Generation angehört als Wang Mang und der Genosse Zhao.

Zhao trägt ein kurzärmeliges weißes Hemd aus Dacron, das faltenfrei über seinen Hosensbund fällt. Er ist zwar im gleichen Alter wie Mang, doch an seiner Haut, seinen Gesichtszügen und seinem gesamten Auftreten erkennt man zweifelsfrei, dass der Bauer und er in verschiedenen Welten leben. Während sich Mang in einer Zimmerecke ein weißes T-Shirt überzieht, das mit alten Schweißflecken bedeckt ist, bewegt sich Zhao nicht von der Stelle. Sein Blick schweift durch den großen Raum, von dem vier Zimmer abgehen. Im Hinterhof grunzen zwei Schweine im Duett. Ein leichter Wind trägt immer wieder den Stallgeruch in das offene Wohnzimmer. Mang holt eine Schachtel Zigaretten aus dem Schrank, öffnet sie und hält sie dem Mann von der Familienplanungskommission hin. Zhao lehnt ab.

„Seit wir uns zum letzten Mal gesehen haben, ist ein Monat vergangen“, beginnt der Genosse Zhao zu sprechen. „Heute gehe ich nicht eher, als bis ich deine Frau gesehen habe.“

Zhao redet betont ruhig. So, als würde er über eine Lappalie sprechen.

Mang stellt eine Thermoskanne auf den Tisch. „Ich mache Ihnen erst mal einen Tee. Die Fahrt über den Berg hat Sie gewiss durstig gemacht.“ Er dreht sich um und scheint nach der Kanne zu suchen. Mangs Mutter betritt das Zimmer und schenkt lautlos drei Tassen Tee ein. Die alten Keramiktassen zeigen um den Griff herum dunkelbraune Spuren.

Le paysan manie toujours le couteau au-dessus de sa main comme si celle-ci n'était qu'une vulgaire planche en bois, lorsque deux hommes font leur apparition devant la maison.

« Mang ! On a de la visite ! », lui crie sa mère en rassemblant aussitôt ses affaires.

Le chef de village se tient sur le seuil de la cuisine. « Wang Mang, le camarade Zhao de la Commission du planning familial est de retour. »

Mang s'interrompt pour se précipiter vers la porte. La vapeur qui s'échappe de la cuisine a l'odeur des légumes cuits sans sel. Le camarade Zhao retrousse le nez de dégoût et recule d'un pas pour s'abriter derrière le chef de village. À la vue de Zhao, un homme frêle et pâle, Mang affiche un sourire radieux. On dirait qu'il vient de retrouver le sauveur de sa famille. Mang s'incline d'un geste bref. « Camarade Zhao, vous vous faites rare ! Entrez donc reposer un peu vos jambes. »

Les trois hommes passent dans la pièce principale. Ma Zhiwen, le chef de village, demande à Mang des nouvelles de son père. Il répond que son état n'a pas évolué. Faisant comme chez lui, Ma se lève et pousse la porte qui mène à la chambre du vieil homme. Quelques minutes plus tard, il revient s'asseoir à la table. Sa peau ridée, légèrement fripée, montre clairement qu'il appartient à une autre génération que Wang Mang et le camarade Zhao.

Zhao porte une chemise en dacron blanche, à manches courtes, qui tombe impeccablement sur son pantalon. Bien qu'il ait le même âge que Mang, on voit à son teint, aux traits de son visage et à son attitude que le paysan et lui ne vivent pas dans le même monde. Tandis que dans un coin de la pièce Mang enfle un t-shirt blanc auréolé de vieilles taches de sueur, Zhao reste parfaitement immobile. Son regard balaie la pièce, qui s'ouvre sur quatre chambres. Dans l'arrière-cour, des cochons grognent en chœur. Portée par un léger courant d'air, l'odeur de la porcherie entre dans la pièce. Mang va chercher un paquet de cigarettes dans l'armoire, l'ouvre et le tend au représentant de la Commission du planning familial. Zhao refuse.

« Un mois a passé depuis que nous nous sommes vus pour la dernière fois », commence le camarade Zhao. « Aujourd'hui, je ne m'en irai pas tant que je n'aurai pas vu ta femme. » Zhao parle avec un calme appuyé, comme s'il s'agissait d'une affaire sans importance. Mang pose une thermos sur la table. « Laissez-moi vous préparer un thé. Ce long trajet à travers les montagnes vous a certainement donné soif. » Leur tournant le dos, il semble chercher la théière. La mère de Mang entre dans la pièce et sert les trois hommes sans un bruit. Les anses des vieilles tasses en céramique sont maculées de traces brunes. Le camarade Zhao y jette un coup d'œil, puis dit à Mang : « Je ne suis pas venu prendre le thé ! Je

Genosse Zhao wirft einen kurzen Blick darauf und sagt dann zu Mang: „Ich bin nicht gekommen, um Tee zu trinken! Ich will deine Frau sehen!“

Mangs Mutter hebt einen grünen Knoblauch vom Boden auf und bewegt sich wie ein Schatten aus dem Zimmer. Hinter dem Haus beschäftigt sie sich mit dem Gemüse, das in dem Korb auf Mangs Dreirad liegt. Ein Verwandter des Bauern soll es morgen auf dem Markt verkaufen. Eine Weile beobachtet der Dorfvorsteher, wie die alte Frau das Gemüse in kleine Bündel aufteilt und mit gelbem Stroh zusammenbindet. Dieses Gemüse ist grüner und saftiger als das in meinem Garten, denkt der Mann mit dem graumeliertem Haar. Mang schaut seinen Besucher bekümmert an. „Wenn ich nur wüsste, wo sie ist ...“

Der Wind trägt Entengeschnatter ins Zimmer. Gleich darauf wackelt eine Schar weißer Enten eilig von hinten durch das Wohnzimmer und strömt vorne wieder hinaus, als erwartete sie dort ein Bach voller Fische und Frösche. Zwei bezopfte Mädchen treiben die Tiere mit lauten Rufen an. Als beide die Türschwelle erreichen, verstummen sie. Xiaohong, das ältere der beiden Mädchen, starrt auf den Fremden. Der Genosse Zhao trägt schwarze Lederschuhe. Ihr Vater nur Plastiksandalen.

veux voir ta femme ! »

La mère de Mang ramasse quelques tiges d'ail tombées par terre puis se retire, telle une ombre, pour s'occuper des légumes entreposés dans la caisse du triporteur. Un parent les vendra demain sur le marché. Le chef de village observe un moment la vieille femme trier les légumes dont elle fait de petites bottes, nouant chacune avec un brin de paille. Ces légumes sont plus verts et juteux que ceux de mon potager, se dit-il.

Mang lance un regard soucieux à son visiteur. « Si seulement je savais où la trouver... » Soudain, des caquètements leur parviennent de l'extérieur. Aussitôt après, une flopée de canards blancs s'engouffrent dans la pièce et se précipitent vers l'entrée en se dandinant, comme si une rivière regorgeant de poissons et de grenouilles les attendait au dehors. Deux fillettes coiffées de nattes font avancer les animaux à grands cris. Arrivées sur le seuil, elles restent interdites. Xiaohong, l'aînée, toise l'étranger. Le camarade Zhao porte des chaussures en cuir noir. Son père, des sandales en plastique.

# Mahlstrom

## Yael Inokai

L'auteure / Die Autorin

Yael Inokai naît en 1989 à Bâle d'une mère allemande et d'un père hongrois. Elle fait des études de philosophie à Bâle et à Vienne. Elle étudie également l'écriture de scénarios à la *Deutsche Film- und Fernsehakademie* à Berlin, où elle travaille comme guide touristique. Elle écrit pour diverses revues littéraires ainsi que pour le *Zeit online*. Elle a été auteure en résidence au *Literarisches Colloquium Berlin*. Pour son roman *Mahlstrom*, elle reçoit en 2018 l'un des Prix suisses de littérature.

Yael Inokai wurde 1989 als Tochter einer Deutschen und eines Ungarn in Basel geboren. Sie hat ein Philosophiestudium in Basel und Wien abgeschlossen. Danach studierte sie Drehbuch an der Deutschen Film- und Fernsehakademie in Berlin, wo sie auch als Fremdenführerin arbeitet. Sie schreibt für verschiedene Literaturzeitschriften sowie für *Zeit online* und war Aufenthaltsstipendiatin im Literarischen Colloquium Berlin. Für ihren Roman *Mahlstrom* wurde sie 2018 mit dem Schweizer Literaturpreis ausgezeichnet.



# Camille Logoz

La traductrice / Die Übersetzerin

Camille Logoz vit à Lausanne et travaille comme traductrice littéraire, médiatrice culturelle et enseignante. Elle collabore avec diverses institutions littéraires suisses et publie régulièrement des extraits de traduction dans des journaux ou revues. Elle a fait des études de lettres (français et allemand) aux universités de Lausanne et de Zurich, durant lesquelles elle s'est spécialisée en traductologie et traduction littéraire. Son mémoire de maîtrise portait sur les pseudotraductions.

Camille Logoz lebt in Lausanne und arbeitet als freiberufliche Literaturübersetzerin, Literaturvermittlerin und Lehrerin. Sie war für verschiedene literarische Institutionen in der Schweiz tätig und hat regelmäßig Auszüge aus ihren Übersetzungen in Zeitungen oder Zeitschriften veröffentlicht. Sie hat Romanistik und Germanistik an den Universitäten Lausanne und Zürich studiert mit Schwerpunkt Übersetzungswissenschaft und literarisches Übersetzen. Ihre Abschlussarbeit schrieb sie zum Thema Pseudoübersetzungen.

[camillelogoz@gmail.com](mailto:camillelogoz@gmail.com)

Mahlstrom, Yael Inokai  
Rotpunkt Verlag, 2018  
180 pages / Seiten (7–11)

## Nora

**A**ls sie hörten, dass eine junge Frau zu Tode gekommen war, kündigten sie sich zu Dutzenden an. Im ganzen Ort schellten die Telefone, und man fragte nach den Betten, die zu dieser Jahreszeit verwaist in den Zimmern der Herbergen standen. Wir erwarteten die Wagenkolonnen sich ihren Weg bahnen von den Serpentinaen ganz oben am Berg. Der Verkehr kam so zu uns, als befände sich der Rest der Welt weit über unseren Köpfen und wir wären in einer Senke, gesondert von ihr. Wir schimpften nicht über sie. Seit dem Schrei, den jeder gehört haben wollte, war es seltsam still geworden unter uns. Die einfachsten Benennungen und Grüße wollten uns nicht gelingen. Statt uns Worte zu überlegen, mit denen wir uns verteidigen konnten, verhedderten wir uns in Gesprächen über das Wetter und die Arbeit. Also warteten wir. Wir richteten unsere Blicke auf die Kurve, wo die Nasen des ankommenden Verkehrs auftauchten. Wir sorgten dafür, dass die Kleinen, denen im Gegensatz zu uns die Worte nicht fehlten, in den Häusern blieben. Uns selbst versprachen wir, die Zeitung erst einmal nicht zu lesen, den Fernseher ausgeschaltet zu lassen, weil wir jetzt schon ahnten, dass wir all die falschen Dinge sagen würden. Als wäre die Verbindung zwischen Kopf und Mund gekappt. Keine Gewähr für die eigene Stimme, tut mir leid. Wir praktizierten in Gedanken schon einmal die Entschuldigung. Aber keiner kam. Wir spähten verunsichert aus unseren Fenstern. Der jeweilige Nachbar zuckte mit den Schultern. So ging es von Haus zu Haus. Schließlich teilte man uns mit, dass das Mädchen den Mantel seines Bruders entwendet hatte. Wir alle kannten den Anblick des hochgewachsenen Buben in seinem schwingenden Kleidungsstück. Wir kannten ihn auch, wie er bei Regen vom vollgesogenen Wollstoff zu Boden gezogen wurde. Ein Überwurf dann, der seinem Träger sämtliche Kraft abverlangte. Damit griff der Mechanismus, der die Wagenkolonne von uns weg und zu einem anderen Unglück lenkte: Über Selbstmorde berichtet man nicht. Er ließ die Zeitungsspalten von



## Nora

Lorsqu'ils surent qu'une jeune femme avait trouvé la mort, ils s'annoncèrent par dizaines. Dans tout le village les téléphones se mirent à sonner ; on sollicitait soudain les lits qui, en cette saison, restaient inoccupés dans les chambres des auberges. Nous attendions les colonnes de voitures qui s'achemineraient du haut de la montagne sur la route en lacets. Les visiteurs venaient à nous comme si le reste du monde se trouvait bien au-dessus de nos têtes et que nous étions isolés de lui, dans notre creux. Nous ne les fustigions pas. Depuis le cri que chacun prétendait avoir entendu, un étrange silence s'était installé entre nous. Les politesses et les formulations les plus simples nous résistaient. Au lieu de réfléchir aux mots qui nous permettraient de nous défendre, nous nous empêtrions dans des considérations sur le travail et la météo. Nous étions dans l'attente. Nos regards étaient tournés vers le virage où pointerait l'avant des voitures. Nous nous assurons que les enfants – à qui les mots, contrairement à nous, ne manquaient pas – restent à l'intérieur des maisons. Nous nous étions promis, dans un premier temps, de ne pas lire le journal, de ne pas allumer la télévision, devant déjà que nous dirions tout ce qu'il ne fallait pas. Comme si la liaison entre la tête et la bouche avait été coupée. Désolés mais nous ne répondons pas de notre propre voix. Nous nous exerçons déjà en pensée à nous excuser. Mais personne ne vint. Inquiets, nous restions postés à nos fenêtres. En face, nos voisins haussaient les épaules. Et ainsi de suite de maison en maison. On nous apprit finalement que la fille avait subtilisé le manteau de son frère. Nous avions tous en tête l'image de ce grand garçon dans son vêtement flottant ; l'image aussi de son corps alourdi par la laine imbibée de pluie. Le pardessus requérait alors toute la force de son propriétaire. Le mécanisme qui détournait de nous la colonne de voitures et la redirigeait vers un autre malheur s'était enclenché : les suicides ne font pas les gros titres. Les journaux restent vierges de notre présence, nos visages absents des bulletins d'information, les mots que

uns unberührt, hielt unsere Gesichter von den Nachrichten fern und verschluckte die Worte, die uns schon auf der Zunge lagen, noch für weitere Tage. In uns kam die Sorge auf, wir würden nie wieder einen anständigen Satz sprechen können.  
Wir dürften sie beerdigen, stand schließlich auf einem Formular.  
Die Eltern und der Bruder suchten einen Sarg aus.  
Die Gärtnerin fing mit dem Graben an.  
Der Geistliche begann zu schreiben.  
Wir anderen lagen im Dunkel unserer Häuser und gaben vor zu schlafen.

\*\*\*

Während der Beerdigung fand das Schweigen sein Ende. Ich hörte mit halbem Ohr, wie einer sagte, Gottseidank für den geschlossenen Sarg. Dieser Satz, dessen Urheber ich unter den Leuten nicht ausmachen konnte, setzte das Flüstern in Gang.

Während der Predigt sah ich von meinem Platz aus Münder, Dutzende von Mündern, die zu Ohren geführt wurden. Ich sah, wie sich die Münder bewegten, und auch die Ohren, die das Gesagte aufnahmen. Ich sah, wie aus einem Ohr ein Mund wurde und er sich auf das nächste Ohr richtete, das wiederum zu einem Mund wurde, und wie der Pfarrer vorne seinen Mund weit und weiter aufsperrte beim Reden und doch nicht gegen das Wiederfinden der Worte ankam.

Ich wusste nicht genau, worauf man sich geeinigt hatte. Die Sätze purzelten durcheinander. Anstandshalber nannte man es einen Unfall. Wenn der Ausdruck fiel, zuckte keiner zusammen oder versuchte zu berichtigen oder schob auch nur ein aber dazwischen. Da, wo einer hinter vorgehaltener Hand von Selbsttötung sprach, von einem willentlichen Ertrinken, wurden die Gesprächspartner hingegen augenblicklich zu Stein.

Nicht in der Kirche, sagten ihre Gesichter.

Nicht vor allen Leuten.

Nicht vor dem Pfarrer.

Nicht, bis sie nicht wenigstens unter der Erde liegt.

Der Sarg war zu klein. Während die Leute redeten, umkreiste ich ihn, zählte die Schrauben im Deckel und fuhr mit der Fingerkuppe der zähen Masse nach, die den Geruch im Inneren hielt. Im Kopf versuchte ich, sein Fassungsvermögen zu berechnen, und die Resultate beunruhigten mich. Ich fürchtete, der Körper breche jeden Moment aus dem Holz.

Um mich herum sagten die Leute ohne Unterlass: Barbara. Sie benannten, was in diesem Sarg keinen Platz finden konnte. Sie machten aus diesem Leib, den das Wasser innerhalb

nous avions sur le bout de la langue en travers de nos gorges, pour quelques jours encore. L'angoisse de ne plus jamais pouvoir prononcer une phrase correcte nous envahit. Un formulaire nous annonça finalement que nous pouvions l'enterrer. Les parents et le frère choisirent un cercueil. La gardienne commença à creuser. Le prêtre se mit à écrire. Nous autres restions dans l'obscurité de nos maisons, affectant de dormir.

\*\*\*

Notre silence prit fin pendant l'enterrement. J'entendis vaguement quelqu'un dire Dieu merci le cercueil est fermé. C'est cette phrase, dont je ne parvins pas à distinguer l'énonciateur parmi la foule, qui délia les langues.

Pendant le sermon, je vis depuis ma place des bouches, des dizaines de bouches s'approcher d'autant d'oreilles. Je voyais les bouches remuer, et les oreilles recueillir ce qui était dit. Je voyais les oreilles se transformer en bouches, et ces bouches se tourner vers les oreilles les plus proches, qui devenaient bouches à leur tour, et le pasteur qui ouvrait grand la bouche en parlant, de plus en plus grand, sans pouvoir lutter contre le recouvrement des mots.

Je ne savais pas exactement ce qui avait été convenu. Les phrases fusaient de tous côtés. Par peur de paraître indécents, on parlait d'accident. En entendant ce mot, personne ne tressaillait ou ne cherchait à rectifier – ne serait-ce qu'en glissant un *mais*. En revanche, lorsque quelqu'un osait évoquer un suicide, une noyade volontaire, ses interlocuteurs se pétrifiaient instantanément.

Pas à l'église, disaient leurs visages.

Pas devant tout le monde.

Pas devant le pasteur.

En tout cas pas avant qu'elle ne repose sous terre.

Le cercueil était trop petit. Tandis que les gens parlaient, j'en fis le tour, comptant les vis sur le couvercle, laissant courir mes doigts sur la résine poisseuse qui maintenait l'odeur à l'intérieur. Dans ma tête, j'essayais de calculer sa contenance, et mes estimations me perturbaient. Je craignais que le corps ne fasse céder le bois à tout moment.

Autour de moi, les gens répétaient inlassablement : Barbara, nommant ce que ce cercueil ne pouvait possiblement contenir ; faisant de ce corps, que l'eau avait déformé en l'espace de quelques jours, une personne.

von Tagen deformiert hatte, einen Menschen.

Ich versuchte es selbst. Barbara, sagte ich mir. Ich sah auf das Foto, das ihr Vater aufgestellt hatte. Barbara, kam es wieder von den anderen. Eine ständige Berichtigung, um was es ging: einen lebenden Menschen und nicht das tote Gewebe, das an seiner Stelle nun da war.

Schon so ein Körper, der sich Kleidern nicht fügen wollte. Ein Körper, der nicht auf Stühle passte, nicht durch Türen, der sich mit sich selbst nicht auf eine Gehrichtung einigen konnte. Dort gingen die Füße durch. Da die Arme. Hier der Kopf.

Ein Torso, der kein Verhältnis zu seinen Beinen hatte. Ein Rechts, das sich mit dem Links nicht absprach. Ein Mädchen, das immer im ganzen Raum gleichzeitig war.

Kein Platz für andere, nirgends.

Seltsamerweise – und kein Foto gab das wieder – nicht unansehnlich. Kein Mensch, von dem man sich beschämt abwendet. Jemand, dem man beim Gehen zuschaut, beim Essen, beim Atmen, weil er es macht, wie man es nicht kennt, und es ihm trotzdem spielend gelingt.

Und alles noch einmal anders, kaum hat man sie einmal sprechen hören. Die Stimme geht durch ihren Bauch, bis in die Fingerspitzen, in die Zehen, macht aus dem wilden Zusammenspiel von Muskeln, Sehnen, Knochen und Fleisch eins. Die Stimme setzt den Körper zusammen.

Sie macht ein Mädchen aus Barbara.

Die Stimme.

Ich suchte sie unter dem Gewirr der anderen.

Sie ließ sich in meinem Kopf nicht aufrufen.

J'essayai moi aussi. Barbara, me dis-je. Je jetai un œil à la photo que son père avait choisie. Barbara, entendis-je de nouveau à l'arrière. Une affirmation constante de ce dont il s'agissait : une personne vivante et non pas l'amas de tissus morts qui se trouvait désormais à sa place.

Un corps qui semblait toujours entravé par les vêtements. Un corps qui n'était pas fait pour nos chaises, qui ne passait pas les portes et ne s'accordait jamais sur la direction à prendre. Les pieds partaient dans un sens. Les bras dans un autre. La tête encore ailleurs. Un buste sans rapport avec ses jambes. Une droite qui ne consultait pas la gauche. Une fille qui occupait toujours tout l'espace à la fois.

Ne laissant plus de place pour les autres.

Étrangement – d'autant qu'aucune photo ne le prouvait – elle n'était pas vilaine. Ce n'était pas quelqu'un dont on se détourne avec gêne ; mais une personne au contraire qu'on regarde passer, manger, respirer, parce qu'elle le fait d'une manière inédite, et pourtant avec une parfaite aisance.

Mais à peine l'entend-on parler que tout est à nouveau chamboulé. Sa voix se propage de son ventre jusque dans le bout des doigts, jusque dans les orteils, créant l'harmonie dans le désordre des muscles, des tendons, des os et de la chair. Sa voix assemble son corps. Elle fait de Barbara une fille.

La voix.

Je la cherchais sous le tumulte des autres.

Je n'arrivais pas à la rappeler à ma mémoire.

# Vierzehn

## Tamara Bach

L'auteure / Die Autorin

Née en 1976 à Limburg an der Lahn, Tamara Bach étudie l'anglais et l'allemand avant d'enseigner à Berlin. *Marsmädchen*, son premier livre pour adolescents, reçoit le Prix du livre pour la jeunesse d'Oldenburg avant même sa parution, ainsi que le Prix de littérature jeunesse allemande. Ses livres suivants sont également récompensés, notamment *Was vom Sommer übrig ist* en 2013 par le Prix de littérature jeunesse catholique. En 2014, *Marienbilder* figure sur la liste des finalistes internationaux des White Ravens. Son roman *Vierzehn* est nommé dans deux catégories pour le Prix de littérature jeunesse allemande. Son premier livre pour enfants est bientôt publié chez Carlsen. Aujourd'hui, Tamara Bach vit et écrit à Berlin.

Tamara Bach, 1976 in Limburg an der Lahn geboren, studierte in Berlin Englisch und Deutsch auf Lehramt. Ihr erstes Buch, *Marsmädchen*, wurde als noch unveröffentlichtes Manuskript mit dem Oldenburger Kinder- und Jugendbuchpreis ausgezeichnet und erhielt den Deutschen Jugendliteraturpreis. Weitere Bücher und Auszeichnungen folgten, u.a. der Katholische Kinder- und Jugendbuchpreis 2013 für *Was vom Sommer übrig ist*. 2014 stand *Marienbilder* auf der internationalen Auswahlliste White Ravens. Ihr Roman *Vierzehn* wurde gleich in zwei Kategorien für den Deutschen Jugendliteraturpreis nominiert, jetzt erscheint ihr erstes Kinderbuch bei Carlsen. Heute lebt und schreibt Tamara Bach in Berlin.



# Gaël Le Lostec

Le traducteur / Der Übersetzer

Né en 1993, Gaël Le Lostec étudie les langues étrangères à l'université de Nantes avant de passer deux ans à Kiel en tant qu'assistant de langue. Lors de son retour en France, il obtient un diplôme de Master en traduction spécialisée à l'université de Rennes. Actuellement traducteur indépendant dans les domaines de l'horticulture, de la botanique et de l'environnement, c'est à Brême qu'il a décidé de s'installer. Il espère profiter de l'expérience du programme Goldschmidt pour se rapprocher du domaine littéraire dans les années à venir.

Gaël Le Lostec, geboren 1993, studierte angewandte Fremdsprachen an der Universität Nantes, bevor er zwei Jahre als Sprachassistent in Kiel arbeitete. Danach kehrte er nach Frankreich zurück und absolvierte einen Master in Fachübersetzung an der Universität Rennes. Derzeit ist er freiberuflicher Übersetzer in den Bereichen Gartenbau, Botanik und Umwelt und hat entschieden, sich in Bremen niederzulassen. Er hofft, die Erfahrungen des Goldschmidt Programms nutzen zu können, um sich in den kommenden Jahren verstärkt der Übersetzung widmen zu können.

lelostec@zoho.com

Vierzehn, Tamara Bach  
Carlsen, 2016  
112 pages / Seiten (19–22)

**M**athe  
Fünf Minuten Unruhe und Rumgerenne. Jeanettes und Hannahs Köpfe zusammen. 8.48 Uhr und der Mathemensch kommt zur Tür rein mit Riesenschritten in 7-Meilen-Stiefeln. In 11, 26-Kilometer-Stiefeln.

Bezieht Stellung am Pult, fragt nach dem Klassenbuch. Schulterzucken. Schickt einen Unfreiwilligen zum Sekretariat. Es klingelt zur zweiten Stunde.

Der Mathemensch lässt sich nicht lumpen, lässt sich nicht bitten, lässt euch überhaupt keine Wahl. Alte Schule. Erst die Fakten. Wie viele Klassenarbeiten im Halbjahr, wie sich die Endnote zusammensetzt, sagt, dass er das alles nur einmal sagt, sagt, wer sich beschweren will, »be my guest« (Englischlehrer ist er auch). Beschweren könne man sich beim Kultusminister, die betreffende Adresse finde der gewiefte Schüler im Netz.

Fragt nach weiteren Fragen.

Gibt keine.

Weiter im Text.

Körper. Drei Dimensionen.

Flächen könne man ja. Revision.

Zack, zack geht das. Du konntest das alles mal.

Du schreibst mit, du merkst, dass deine Hände das lange nicht mehr gemacht haben.

Neben dir liegt das neue alte Mathebuch, ungeöffnet, also Flächen, die Formeln, das muss sitzen, Leute! Irgendwann nach der Grundschule war da der Bruch, da wurdet ihr nicht mehr Kinder genannt, sondern Leute. Komisch klang das. Aber man gewöhnt sich an alles.

Zack, zack.

»Der Kreis. Das müsst ihr wissen, das muss sitzen, dass man euch nachts wecken kann, fragen, wie lautet die Formel zum Berechnen der Kreisfläche, und dann ZACK, Antwort!« Du kanntest den Mathemenschen vorher, nicht persönlich, außer aus einer Vertretungsstunde vor drei Jahren. Du hast gehört, wie der ist. Die anderen haben gehört, wie der ist. Hart, aber fair, sagen die. Keiner von denen, die eine persönliche Vendetta gegen das weibliche Geschlecht führen, weil die Ehefrau daheim nicht so ist, wie man das gerne hätte. Keiner also, der Mädchen an der Tafel vor versammelter Mannschaft zum Heulen bringt, mit Absicht. Dem kann man nicht ans Bein pissen, hat einer gesagt. Dem nicht.



**M**aths

Cinq minutes de bavardages et d'agitation. Jeanette et Hannah en plein conciliabule. À 8 h 48, le prof de maths entre dans la classe à grands pas de bottes de sept lieues, soit de bottes de 33,79 kilomètres.

Il se poste à côté de son bureau, demande le cahier de classe. On hausse les épaules. Il envoie un volontaire désigné d'office au secrétariat. La deuxième sonnerie retentit.

Le prof de maths ne se laisse pas mener par le bout du nez, ni marcher sur les pieds, ni jeter de la poudre aux yeux. La vieille école. D'abord, les faits. Le nombre de contrôles par semestre, le calcul de la moyenne, il dit qu'il ne se répétera pas, que si quelqu'un veut se plaindre, « be my guest » (il est aussi prof d'anglais). Le bureau des plaintes s'appelle le ministère de l'éducation; les élèves avisés trouveront son adresse sur Internet.

Il demande s'il y a d'autres questions.

Pas d'autres questions.

On continue.

Volumes. Dans l'espace.

Normalement, on connaît déjà les calculs d'aires. Révision.

Le prof continue sa leçon dare-dare. Tu t'en souviens vaguement.

Tu écris, tu sens que ta main a perdu l'habitude. À côté de toi, le vieux nouveau livre de maths encore fermé; les aires et les formules, ça doit être acquis, là, les jeunes! À l'école primaire, on vous appelait « les enfants », mais à un moment, c'est devenu « les jeunes ». Ça fait un drôle d'effet. Mais on s'habitue à tout.

Et dare-dare.

« Le cercle, ça doit être su, ça doit être acquis, si on vous réveille au milieu de la nuit et qu'on vous demande la formule pour calculer l'aire d'un cercle, vous devez savoir répondre dare-dare! »

Tu connaissais déjà le prof de maths, mais pas personnellement, sauf pour une heure de remplacement il y a trois ans. Tu connais sa réputation. Les autres connaissent sa réputation. Sévère mais juste, dit-on. Pas comme ceux qui partent en croisade contre le sexe féminin parce qu'ils ont un problème avec leur femme. Pas comme ceux qui envoient les filles au tableau exprès pour les faire chialer devant toute la classe. On t'a même dit : lui,

Bei dem meldet man sich nicht, bei dem wird man aufgerufen, bei dem hat man die Antwort zu wissen. Kennt der deinen Namen nach zwei Wochen immer noch nicht, kannst du deine mündliche Note im Halbjahreszeugnis vergessen. Friss oder stirb.

Er ruft dich auf, sagt »Duda«, du gibst die Antwort.

Schnell.

Ein Nicken. Ein Nachfragen. Kreisumfang.

Du antwortest.

Du bist registriert.

Er redet weiter, ruft den Nächsten auf.

Dreht sich dann doch noch einmal zu dir um und fragt dich nach Pi.

Du fragst dich, ob du hättest zögern sollen. Wenigstens bei der zweiten Antwort. Nein, bei der dritten. So tun, als müsstest du überlegen. Und dann erst antworten.

Jetzt ist es zu spät.

Du bist nicht mehr in der Grundschule. Du bist nicht mehr in der Unterstufe. Da war es in Ordnung. Als du aufs Gymnasium gekommen bist, warst du ein bisschen stolz, aber hast dich nicht selbst klug genannt, das haben deine Lehrer getan. Vor den Eltern. Ihr Kind ist klug, haben die gesagt.

Und deine Mutter, die wusste das ja schon. Die weiß aber auch, dass es unterschiedliche Formen von Intelligenz gibt. Die logische, ja, mein Gott, die kennen ja alle. Kann Mathe, kann Grammatik. Kann alles, was eben logisch ist, was Sinn ergibt. Hat dir gesagt, das ist schon in Ordnung. Das wird dir in der Schule sehr helfen.

Zu Hause dann gejammert, dass es doch schön wäre, wenn die Schüler individuell nach ihren Fähigkeiten unterrichtet werden würden. Dass andere eben bildlich verstehen. Wieder andere haptisch.

Das alles deinem Vater. Der hat nur zugehört. Der hat nichts gesagt. Der ist Ingenieur.

Von zwei Dimensionen zur dritten.

Du legst den Stift für einen Moment zur Seite, schüttelst deine Hand.

Öffnest und schließt sie wieder.

Die neben dir schreibt nicht.

Prompt wird die aufgerufen.

Weiß die Antwort. Zögert nicht. Sagt es einfach.

Fragt der Mathemensch, ob sie das schon mal gemacht hat. Sagt sie, nein.

Sagt er, gut.

Hannah ist schlecht, sagt sie, möchte ins Krankenzimmer.

Kleine Diskussion. Irgendwas mit Sushi aus dem Supermarkt.

on peut pas lui chier dans les bottes. Rien à reprocher.  
Avec lui, on ne lève pas la main, on attend d'être interrogé, et il vaut mieux savoir répondre. S'il ne connaît pas ton prénom à la fin de la deuxième semaine, tu peux oublier ta note d'oral pour le semestre entier. Marche ou crève.  
Il t'interroge, « toilà », tu donnes la réponse.  
Immédiatement.  
Hochement de tête. Nouvelle question. La circonférence du cercle.  
Tu réponds.  
Tu es répertoriée.  
Il passe à un autre élève, l'interroge.  
Revient vers toi pour savoir quelle est la valeur de Pi.  
Tu te demandes si tu aurais dû hésiter un peu. Au moins la deuxième fois. Ou peut-être la troisième. Faire semblant de réfléchir. Et après, donner la réponse.  
Trop tard.  
Tu n'es plus à l'école primaire. Tu n'es plus en sixième, où ça ne posait aucun problème.  
Quand tu es arrivée au collège, tu étais plutôt fière, et pourtant tu ne t'es pas vantée d'être intelligente; ce sont tes professeurs qui l'ont dit. Devant tes parents. Votre fille est intelligente.  
Ta mère le savait déjà. Elle sait aussi qu'il existe différentes formes d'intelligence. L'intelligence logique, ça, oui, tout le monde connaît. Pratique pour les maths, pour la grammaire.  
Pour tout ce qui est logique, qui a du sens. Elle t'a dit que c'était bien. Que ça t'aiderait beaucoup à l'école.  
De retour à la maison, elle s'est lamentée : les élèves n'ont pas un enseignement adapté à leurs capacités personnelles. Certains ont une mémoire visuelle. D'autres tactile.  
Elle parlait à ton père, qui l'a écoutée sans rien dire. Ton père est ingénieur.  
Du plan à l'espace.  
Tu poses ton stylo un instant, secoues ta main. L'ouvre et la ferme plusieurs fois.  
À côté de toi, la nouvelle n'écrit pas.  
Elle se fait interroger sur-le-champ.  
Elle connaît la réponse. N'hésite pas. Répond, c'est tout.  
Le prof de maths lui demande si elle a déjà fait ça en cours. Elle dit que non. Il dit que c'est bien.  
Hannah dit qu'elle se sent mal, elle veut aller à l'infirmerie.  
Courte discussion. Une histoire de sushis de supermarchés.  
« Bon alors vas-y », geste en direction de la porte.

»Dann ab«, Daumen in Richtung Tür.

Ob Jeanette sie begleiten könnte.

»Wer ist Jeanette?«, fragt er. Hannah zeigt zum Fensterplatz.

Er fragt dich, wer du bist.

Du sollst Hannah bringen. Sollst danach auf direktem Wege wieder zurückkommen.

Und was die kürzeste Verbindung zwischen zwei Punkten sei.

»Strecke«, sagst du.

Est-ce que Jeanette peut l'accompagner.

« C'est qui Jeanette ? » veut-il savoir. Hannah montre la place près de la fenêtre.

Il te demande ton nom.

Tu dois accompagner Hannah. Et revenir illico.

Il te demande quelle est la plus courte distance entre deux points.

Tu réponds : « la ligne droite ».

# Bonheur d'occasion

## Gabrielle Roy

L'auteure / Die Autorin

Gabrielle Roy est une des auteures franco-canadiennes les plus importantes du XX<sup>e</sup> siècle. Née en 1909 à Saint-Boniface, elle travaille comme enseignante de 1929 jusqu'à 1937, avant d'aller en Europe pour y étudier. Au début de la Deuxième Guerre mondiale, elle doit retourner au Canada, où elle s'installe à Montréal et commence à travailler comme journaliste. Son premier roman *Bonheur d'occasion* est réputé pour avoir favorisé la Révolution Tranquille. La traduction anglaise s'est vendue à presque un million de copies aux États-Unis. Elle meurt à l'âge de 74 ans.

Gabrielle Roy ist eine der erfolgreichsten französischsprachigen Autorinnen Kanadas des 20. Jahrhunderts. 1909 kommt sie in Saint-Boniface zur Welt. Von 1929 bis 1937 arbeitet sie als Lehrerin, bevor sie zum Studieren nach England und Frankreich geht. Mit Ausbruch des Zweiten Weltkriegs kehrt sie nach Kanada zurück und lässt sich in Montreal nieder, wo sie als Journalistin arbeitet. Ihr Debütroman *Bonheur d'occasion* gilt als einer der Auslöser der Stillen Revolution. Allein in den USA verkauft sich der Roman fast eine Million Mal. Sie stirbt im Alter von 74 Jahren.



# Anabelle Assaf

La traductrice / Die Übersetzerin

Anabelle Assaf fait ses études en littérature comparée, philologie française et communication à Berlin et à Montréal. En 2013 elle obtient son Master en littérature appliquée, après avoir rédigé un mémoire traitant des particularités et des perspectives du marché du livre canadien. Depuis 2011, elle travaille comme éditrice indépendante et agente littéraire pour l'agence connACT et traduit des textes anglophones et francophones. Dans chacun de ces domaines, elle s'est spécialisée en fiction littéraire.

Anabelle Assaf studiert Allgemeine und Vergleichende Literaturwissenschaft, Französische Philologie sowie Publizistik und Kommunikationswissenschaften in Berlin und Montreal. In ihrer Masterarbeit der Angewandten Literaturwissenschaft beschäftigt sie sich mit den Besonderheiten und Perspektiven des kanadischen Buchmarkts. Seit 2011 ist sie als freie Lektorin und Literaturagentin tätig, aktuell für die Kölner connACT lit.agency. Außerdem arbeitet sie als Übersetzerin aus dem Englischen und Französischen und hat sich auf Belletristik spezialisiert.

[anabelle.assaf@googlemail.com](mailto:anabelle.assaf@googlemail.com)

Bonheur d'occasion, Gabrielle Roy

Les Éditions du Boréal, 1945

442 pages / Seiten (105–107)

Rose-Anna se retourna sur le trottoir pour les voir tous entassés dans la porte jusqu'au petit Daniel à demi vêtu, car son pantalon et sa chemise n'avaient point suffisamment séché durant la nuit pour qu'on pût l'habiller au réveil. Yvonne seule n'était point là. Levée à l'aube, la fillette se lavait sous le robinet d'eau froide dans la cuisine ; elle se vêtait rapidement, prenait dans la boîte à pain une croûte qu'elle glissait dans son cartable, avec ses livres de classe ; puis, comme une ombre, sans bruit, elle filait vers une messe matinale avant de se rendre au couvent. Elle communiait tous les matins. Beau temps, mauvais temps, elle était la première sortie. Lorsqu'on avait essayé de la retenir par les plus grands froids, elle avait fait des colères terribles, extraordinaires chez cette enfant nerveuse, effacée et si douce d'habitude.

Puis, un jour qu'on avait voulu employer la force pour l'empêcher de partir, elle s'était mise à pleurer, expliquant à travers ses sanglots qu'elle laisserait souffrir Notre-Seigneur si elle manquait une messe. Rose-Anna avait compris la naïve histoire : au couvent, dans la classe d'Yvonne, il y avait un cœur percé, et chaque petite fille qui assistait à la messe avait le droit en entrant en classe d'aller enlever une de ces épines du cœur transpercé. Yvonne avait dit, des larmes coulant sur ses joues trop blanches : « Oh ! maman, il y a tant de méchants qui, tous les jours, plantent des épines dans le cœur de Jésus. Laisse-moi aller à la messe. »

La mère n'avait jamais plus contrarié l'enfant. Mais le soir, malgré sa fatigue, elle avait fait, dans du vieux, un bon manteau chaud, avec plusieurs doublures de ouatine. Et, désormais, quand la petite fille partait à l'aube froide, elle songeait : « Au moins, elle est chaudement vêtue. »

Rose-Anna, du trottoir, avait regardé les enfants, surpris de la voir partir, elle qui ne sortait jamais. Daniel avait crié de sa voix menue : « Une flûte, maman, oublie pas ! » Gisèle s'était mise à pleurer jusqu'au moment où Azarius l'avait prise dans ses bras et lui avait suggéré d'agiter la main.

Toute la rancune de Rose-Anna avait sombré. Toute sa mauvaise humeur s'était éteinte d'un seul coup. Elle s'était éloignée, décidée à acheter, peut-être pas la flûte que demandait Daniel depuis si longtemps, mais peut-être bien quatre petits lapins en chocolat en prévision du jour de Pâques. Elle avançait maintenant avec difficulté dans la neige molle.



Auf dem Gehweg drehte Rose-Anna sich noch einmal um und sah, wie sie alle zusammengepfertcht im Türrahmen standen, selbst der kleine Daniel, der kaum etwas anhatte, da Hose und Hemd über Nacht nicht genug getrocknet waren, um sie ihm am Morgen wiederanzuziehen. Die einzige, die fehlte, war Yvonne. Jeden Morgen stand ihr kleines Mädchen noch vor Tagesanbruch auf und wusch sich unter dem kalten Wasserstrahl in der Küche; sie zog sich rasch an, nahm ein Stück trockenes Brot aus dem Kasten und steckte es mit ihren Schulbüchern in den Ranzen; dann huschte sie, noch vor Unterrichtsbeginn in der Klosterschule, lautlos wie ein Schatten zur Morgenmesse. Jeden Morgen ging sie zur Kommunion. Bei schönem wie bei schlechtem Wetter verließ sie stets als Erste das Haus. Auf jeden Versuch, sie bei eisigster Kälte davon abzuhalten, waren schreckliche Wutausbrüche gefolgt, außergewöhnlich für dieses empfindliche, verhaltene und sonst so sanftmütige Kind.

Und als sie Yvonne eines Tages mit Gewalt daran hindern wollten zu gehen, fing sie an zu weinen und erklärte schluchzend, sie lasse Unseren Herrgott leiden, wenn sie eine Messe versäume. Rose-Anna durchschaute diese naive Geschichte: In Yvannes Klassenzimmer hing ein Dornenherz, und jedes Mädchen, das die Messe besucht hatte, durfte beim Betreten der Klasse eine der Dornen aus dem durchbohrten Herz entfernen. Tränen rannen über ihre allzu blassen Wangen, als Yvonne sagte: »Aber Mama! Es gibt so viele böse Menschen, die jeden Tag Dornen in Jesu Herz stechen. Lass mich doch zur Messe gehen.« Nie wieder sollte sich die Mutter ihrem Kind in den Weg stellen. Doch am Abend hatte sie trotz ihrer Müdigkeit aus alten Stoffresten einen ordentlichen warmen Mantel genäht, den sie mit mehreren Schichten Watteline fütterte. Und von nun an dachte sie, wenn das kleine Mädchen im kalten Morgengrauen hinausging: »Wenigstens hat sie was Warmes an.« Vom Gehsteig aus hatte Rose-Anna ihre Kinder angesehen, die ihr verwundert nachblickten, da sie sonst nie das Haus verließ. Daniel hatte ihr mit seiner dünnen Stimme nachgerufen: »Denk an die Flöte, Mama!« Und Gisèle weinte, bis Azarius sie auf den Arm nahm und zu winken ermunterte.

Rose-Annas Groll war in sich zusammengefallen. Ihre schlechte Laune hatte sich mit einem Mal verflüchtigt. Sie war mit dem Entschluss losgegangen, zwar nicht die Flöte zu kaufen, die Daniel schon seit langer Zeit verlangte, dafür aber vielleicht vier kleine

Parfois, elle s'arrêtait pour souffler en s'appuyant à un mur ou à une barrière.

Dès les premiers jours de mars, le soleil s'était allumé au-dessus du faubourg et la neige avait fondu.

Elle cheminait à pas lents, lasse et lourde. Déjà les souvenirs attaquaient sa vaillance et grugeaient à même son courage. Déjà lui apparaissait la futilité de tous ses espoirs. La clarté du ciel et la douceur de l'air ne la troublaient pas. Elle pressentait le printemps à d'autres signes, et un peu en ennemie. Le printemps ! Qu'est-ce qu'il avait signifié pour elle ? Dans sa vie de femme mariée, deux événements s'associaient toujours au printemps ; elle était enceinte et, dans cet état, il lui fallait se mettre sur le chemin pour trouver un logis. Tous les printemps, ils déménageaient.

Dans les premières années, pour mieux se loger. Oui, autrefois, Azarius et elle aussi se fatiguaient de leur petit logement. Dès la fin de l'hiver, ils se mettaient à désirer quelque chose de plus frais, de plus clair, de plus grand, car la famille augmentait. Azarius surtout était pris d'une véritable folie. Il parlait d'avoir une maison avec un jardinet où il planterait des choux et des carottes. Et elle, qui venait de la campagne, était tout émue, toute joyeuse, à l'idée de voir pousser des légumes sous ses fenêtres. Mais c'était toujours des cheminées d'usines ou des masures entassées qui s'élevaient devant ses fenêtres.

Plus tard, quand Florentine et Eugène eurent l'âge d'aller à l'école, déjà ils ne déménageaient plus de leur propre gré, mais parce qu'ils ne payaient pas régulièrement le propriétaire, et qu'il fallait bien trouver un logis moins coûteux. D'année en année, il avait fallu chercher le logis moins coûteux, tandis que le prix des loyers montait et que les maisons habitables devenaient de plus en plus rares.

Autrefois, quand elle se mettait en route pour chercher un logement, elle en avait une idée claire, nette. Elle voulait une véranda, une cour pour les enfants, un salon. Et Azarius l'encourageait : « Tout ce qu'il y a de mieux, Rose-Anna. Prends tout ce qu'il y a de mieux. » Ses démarches se limitaient depuis longtemps déjà à trouver un logis, n'importe lequel. Des murs, un plafond, un plancher ; elle ne cherchait qu'un abri.

Schokoladenhasen, immerhin war Ostern nicht mehr weit. Inzwischen fiel es ihr schwer, im Matsch voranzukommen. Manchmal blieb sie stehen und atmete an eine Hauswand oder eine Bahnschranke gelehnt tief durch.

Seit den ersten Märztagen schien die Sonne kräftiger und ließ den Schnee in der Vorstadt schmelzen.

Erschöpft schleppte sie sich weiter, Schritt für Schritt. Schon brachte der Ansturm der Erinnerungen ihre Tapferkeit wieder ins Wanken und nagte an ihrem Mut. Schon trat ihr die Vergeblichkeit all ihres Hoffens wieder vor Augen. Vom klaren Himmel und der milden Luft ließ sie sich nicht erweichen. Sie erkannte den Frühling an anderen Vorzeichen, und er war ihr nicht willkommen. Der Frühling! Was hatte er je für sie bedeutet? Seit ihrer Heirat ging er immer mit zwei Dingen einher: Sie war schwanger und musste sich in diesem Zustand aufmachen, um eine neue Bleibe zu suchen. Jeden Frühling zogen sie um.

In den ersten Jahren war es noch darum gegangen, etwas Besseres zu finden. Damals wurden sie beide, Azarius und sie, ihrer kleinen Behausung überdrüssig. Gegen Ende des Winters verspürten sie den Wunsch nach etwas Luftigerem, Hellerem, Größerem, denn die Familie wuchs. Vor allem Azarius verfiel dann in eine regelrechte Manie. Er sprach von einem Haus mit kleinem Garten, in dem er Kohl und Karotten anbauen würde. Und sie, die vom Land stammte, war ganz hingerissen von der Vorstellung, vor ihren Fenstern Gemüse zu ziehen. Doch stattdessen waren es immer dicht gedrängte Bruchbuden oder Fabrik-schlote, die vor ihren Fenstern aufragten.

Später dann, als Florentine und Eugène im Schulalter waren, zogen sie schon nicht mehr aus freien Stücken um, sondern weil sie die Miete nicht regelmäßig zahlen konnten und eine weniger kostspielige Bleibe brauchten. Mit jedem Jahr musste die Unterkunft günstiger sein, während die Mietpreise stiegen und bewohnbare Häuser immer seltener wurden. Wenn sie sich früher auf den Weg gemacht hatte, um eine Bleibe zu suchen, hatte sie eine genaue Vorstellung davon gehabt, was sie wollte. Eine Veranda, einen Hinterhof für die Kinder, ein Wohnzimmer. Und Azarius hatte sie ermuntert: »Nur das Beste, Rose-Anna. Gib dich nur mit dem Besten zufrieden.«

Doch schon seit Langem ging es nur noch darum, eine Bleibe zu finden, irgendeine. Mit Wänden, einer Decke, einem Fußboden; alles, was sie suchte, war ein Dach über dem Kopf.

# Des heures heureuses

## Christian Authier

L'auteur / Der Autor

Né en 1969, Christian Authier suit des études d'histoire et de sciences politiques à Toulouse où il est également installé en tant qu'écrivain. En 2006, il publie le roman *Les Liens défaits*, couronné du Prix Roger-Nimier. Il reçoit en 2014 le Prix Renaudot de l'essai pour *De chez nous*. Authier travaille aussi comme journaliste pour la rubrique littéraire du *Figaro* et écrit beaucoup d'articles sur les restaurants et les bars à vins de sa ville natale. *Des heures heureuses* est son septième roman et le premier qui paraît chez Flammarion.

Christian Authier, geboren 1969, studiert Geschichte und Politikwissenschaften Toulouse, wo er seitdem als Autor lebt. Für seinen Roman *Les Liens défaits* erhält er 2006 den Prix Roger-Nimier und für seinen Essay *De chez nous* 2014 den Prix Renaudot de l'essai. Authier ist außerdem als Journalist tätig, unter anderem für den Literaturteil des *Figaro*, und schreibt nicht zuletzt mit Vorliebe über die Wein- und Gastronomieszene seiner Heimatstadt Toulouse. *Des heures heureuses* ist sein siebter Roman, der erste, der bei Flammarion veröffentlicht wird.



# Robert Balcke

Le traducteur / Der Übersetzer

Robert Balcke, né en 1991, poursuit des études de littérature et linguistique françaises à Berlin et Aix-en-Provence avant de se lancer dans la traduction grâce à un Master en traductologie à Leipzig. Dans le cadre de ses études, il s'intéresse surtout à la traduction de textes spécialisés dans les domaines de l'économie, des finances, du droit et du tourisme. À l'exception de quelques petits projets, comme la *joute de traduction* à l'Institut français de Leipzig, le programme Goldschmidt lui donne, pour la première fois, l'occasion de travailler sur la traduction d'un roman.

Robert Balcke, geboren 1991, studiert Französische Literatur- und Sprachwissenschaft in Berlin und Aix-en-Provence, ehe er sich mit einem Master in Translatologie an der Universität Leipzig der Übersetzung widmet. Im Rahmen seines Studiums beschäftigt er sich vor allem mit der Übersetzung von Fachtexten aus den Bereichen Wirtschaft, Finanzen, Recht und Tourismus. Abgesehen von einigen kleinen Projekten wie *joute de traduction* am Institut français Leipzig bietet ihm das Goldschmidt-Programm erstmals die Gelegenheit, an einer Roman-Übersetzung zu arbeiten.

[robert.balcke@gmail.com](mailto:robert.balcke@gmail.com)

Des heures heureuses, Christian Authier

Flammarion, 2018

270 pages / Seiten (11–14)

**D**ésagréable, hautain, méprisant, grossier, sans-gêne, vantard, goujat, abruti : ces qualificatifs, parfois redondants ou synonymes, revenaient à propos de Robert Berthet dans la bouche de nombreuses personnes le connaissant ou l'ayant juste côtoyé. Chez d'autres, sa réputation le précédait. « J'ai souvent entendu parler de vous, jamais en bien », lui dit un commissaire-priseur lors d'une vente aux enchères. « Imbuvable » était aussi une occurrence récurrente, ce qui n'était pas sans ironie à propos d'un individu dont l'activité d'agent en vins et spiritueux l'amenait quotidiennement à boire quitte à parfois recracher. « Connard » comptait également ses adeptes, tantôt décliné en « gros connard » ou en « parfait connard » ainsi que l'avait qualifié une attachée de presse lors d'une soirée de lancement de vins primeurs. À cette trentenaire élégante rencontrée quelques minutes auparavant, il avait demandé son âge. Sans en prendre ombrage, elle avait avoué dans un ravissant sourire qu'elle fêterait bientôt ses trente-cinq ans. « C'est marquant, tu fais plus... », avait répondu Robert en dodelinant de la tête avec la moue de celui qui a du mal à admettre son erreur. « Et toi, tu es un parfait connard », avait-elle rétorqué en tournant les talons. « De toute façon, maintenant, on ne peut plus rien dire ! », avait lancé l'insolent malgré lui. Car il ne choquait ni ne rebutait à dessein. La haute considération qu'il se portait lui semblait une évidence partagée par tous autorisant, de fait, quelques libertés avec les préséances qui prévalaient chez ses contemporains. Robert Berthet n'étant pas n'importe qui, il était naturel qu'il ne se comportât pas comme n'importe qui. C'est nanti de ce sentiment et de quelques autres qui en découlaient qu'il avait avancé dans la vie. Cela lui avait valu de tenaces inimités, deux divorces, une certaine solitude, le fait d'avoir eu à plusieurs reprises le nez cassé, d'autres désagréments encore qui glissèrent sans dommages sur une inébranlable confiance en sa bonne étoile. Cependant, s'il n'osait se l'avouer, ce métier de représentant en spiritueux exercé depuis une quinzaine d'années commençait à insinuer une lassitude face aux tâches les plus rébarbatives : papasse, livraisons aux restaurants, commandes... À ses yeux, les charmes de la profession résidaient dans la fréquentation des vigneronnes, les dégustations sur les salons, les déplacements à travers la France qui donnaient lieu à des agapes singulières, des déjeuners basculant en dîners, des nuits courtes mais joyeuses, des instants et des heures en suspension à l'abri des mornes habitudes de ceux qui allaient travailler de 9 heures à 12 heures,

**S**chroff, herablassend, arrogant, ungehobelt, dreist, angeberisch, flegelhaft, stumpfsinnig: Diese zum Teil sehr redundanten Bezeichnungen hörte man aus dem Mund zahlreicher Personen, die Robert Berthet kannten oder auch nur flüchtig mit ihm zu tun gehabt hatten. Anderswo eilte ihm sein Ruf bereits voraus. „Ich habe schon viel von Ihnen gehört, aber nie Gutes“, sagte ihm einmal ein Auktionator bei einer Versteigerung. „Ungenießbar“ war ebenfalls oft zu vernehmen, was bei einem Mann, der als Vertreter für Weine und Spirituosen nun einmal regelmäßig seine Produkte trinken und gelegentlich auch wiederausspucken musste, durchaus ironisch anmutete. „Arschloch“ wurde auch gern verwendet, mitunter abgewandelt zu „mieses Arschloch“ oder gar zu „Vollarsch“, wie ihn eine Pressesprecherin bei einem Launch für Jungweine titulierte hatte. Dieser eleganten Erscheinung um die 30 war er einige Minuten zuvor über den Weg gelaufen und hatte sie nach ihrem Alter gefragt. Ohne daran Anstoß zu nehmen hatte sie ihm mit einem bezaubernden Lächeln verraten, dass sie bald 35 werden würde. „Komisch, du siehst älter aus ...“, hatte er bemerkt, dabei den Kopf hin- und hergewiegt und den Mund verzogen, wie es jemand tut, der einen Fehler nicht zugeben möchte. „Und du bist ein Vollarsch“, hatte sie erwidert und auf dem Absatz kehrtgemacht. „Heutzutage darf man sowieso nichts mehr sagen!“, rief Berthet, der sich unverschämt aufgeführt hatte, ohne es gewollt zu haben. Überhaupt kränkte oder beleidigte er nie jemanden mit Absicht. Die hohe Meinung, die er von sich selbst hatte, wurde in seinen Augen wie selbstverständlich von allen anderen geteilt, sodass er es mit den unter seinen Mitmenschen vorherrschenden gesellschaftlichen Gepflogenheiten etwas lockerer nahm. Schließlich war Robert Berthet nicht einfach irgendwer, und es war daher nur natürlich, dass er sich nicht wie jeder andere verhielt. Erfüllt von diesem Selbstverständnis und der daraus erwachsenden Wahrnehmungsweise der Welt war er durchs Leben gegangen. Das hatte ihm erbitterte Feindschaften, zwei Scheidungen, eine gewisse Einsamkeit, mehrfach eine gebrochene Nase und weitere Unannehmlichkeiten eingebracht, die ohne Weiteres an der unerschütterlichen Überzeugung abperlen, dass sein Dasein unter einem guten Stern stand. Dennoch war er nach 15 Jahren in seinem Beruf als Vertreter für Spirituosen einiger der damit verbundenen lästigen Pflichten zunehmend überdrüssig, auch wenn er es nicht wahrhaben wollte: der Papierkram, die Lieferungen an Restaurants, die Bestellungen ... Für ihn lag der Reiz des Metiers in den Besuchen bei Winzern, den Verkostungen im Rahmen von Weinmessen, den mit erlesenen Festmahlen einhergehenden Reisen durch Frankreich, den in Abendessen mündenden Mittagessen, den kurzen, aber

puis de 14 heures à 18 heures, avec congés payés, RTT, crédits à rembourser, week-ends au supermarché, réunions de parents d'élèves et pavillon en banlieue en prime. À bientôt cinquante et un ans, Berthet ressentait le besoin d'avoir un sous-fifre, enfin un « employé », sur lequel il pourrait se décharger de ce qui gâchait son quotidien.

Puis, la niche dans laquelle il s'était lancé – celle des « vins naturels », des vins bio ou bio-dynamiques – connaissait une véritable expansion y compris dans sa province qui avait épousé, à sa manière certes plus modeste, la vague lancée à Paris au milieu des années 1990. Ces vins longtemps considérés comme déviants, concoctés par une secte d'illuminés préférant suivre les cycles lunaires et utiliser de la bouse de vache pour leurs vignes plutôt que d'employer tous les procédés et adjuvants que l'industrie agrochimique mettait à leur disposition, étaient devenus furieusement *tendance*. On les trouvait à la carte des restaurants et bistrots en vue qui prônaient le retour au terroir, aux produits, à l'authenticité, tandis que des cavistes un peu partout dans l'hexagone se spécialisaient dans le genre. Même des tables étoilées s'étaient converties à des bouteilles qui s'arrachaient aussi au-delà de nos frontières : au Japon, aux États-Unis, en Espagne... Des journalistes, des livres, des BD, des mangas, des blogs, des films dont le remarqué *Mondovino* de Jonathan Nossiter présenté au Festival de Cannes en 2004, faisaient monter la sauce. Dans certains milieux dépassant ceux des écolos post-soixante-huitards et des bobos, les vins naturels s'imposaient peu à peu. Il n'était plus rare de voir des bourgeois troquer leur cave remplie de bordeaux à forte reconnaissance sociale pour des « vins de vigneron », des « vins d'auteurs » ou « d'artisans ». Dans une frange éclairée, les vins boisés et vanillés, puissants et lourds promus durant les années 1980 par le fameux dégustateur Robert Parker via son guide n'avaient plus le vent en poupe. On se gaussait de ces jus « bodybuildés » et « américanisés » accusés de vouloir répandre sur la planète un goût standardisé défini par quelques œnologues et dégustateurs vendant leurs services et leurs techniques à des vignerons avides de retour sur investissement. Globalement, ce n'était pas faux, mais un nouveau snobisme chassait l'ancien, du moins dans les marges. Aux buveurs d'étiquettes prestigieuses destinées à étaler leur pouvoir d'achat répondaient d'autres buveurs d'étiquettes désireux de montrer leur singularité.



feuchtföhlichen Nächten und nicht zuletzt den wie in einer Art Schwebestand verbrachten Momenten und Stunden, fernab der tristen Routine der arbeitenden Bevölkerung mit geregeltem 8-Stunden-Tag, bezahltem Urlaub, Arbeitszeitverkürzung, abzustotternden Krediten, Wochenenden im Supermarkt, Elternabenden und Häuschen am Stadtrand. Mit seinen bald 51 Jahren spürte Berthet, dass er einen Handlanger benötigte, so etwas wie einen „Untergebenen“, der ihn von den unliebsamen Tätigkeiten seines Arbeitsalltags entlastete. Der Nischenmarkt der „Naturweine“, der Bio-Weine und biodynamischen Weine, den er für sich entdeckt hatte, befand sich in vollem Aufschwung, auch in seiner Heimatregion, die sich – in bescheidenerem Maße – dem Mitte der 90er-Jahre in Paris initiierten Trend angepasst hatte. Bevor diese Weine nun zu einer ernstzunehmenden Modeerscheinung geworden waren, galten sie lange als unkonventionelle Erzeugnisse, zusammengebraut von einer illuminatengleichen Sekte, die sich bei der Bewirtschaftung ihrer Reben lieber nach den Mondphasen richtete und mit Kuhfladen düngte, statt auf die Verfahren und Zusatzstoffe zurückzugreifen, die ihnen die Agrochemie zur Verfügung stellte. Inzwischen konnte man solche Weine auf den Karten angesagter Restaurants und Bistros finden, die eine Rückbesinnung auf heimische Anbaugebiete und Produkte und auf einen authentischen Weinbau propagierten, während sich gleichzeitig überall in Frankreich Weinhändler auf diesen Bereich spezialisierten. Selbst Sternegastronomen rüsteten auf entsprechende Sorten um, die auch im Ausland einen starken Absatz erzielten, etwa in Japan, den USA oder Spanien. Durch die Presse sowie durch Bücher, Comics, Mangas, Blogs und Filme wie den vielbeachteten *Mondovino* von Jonathan Nossiter, der beim Festival de Cannes 2004 Premiere feierte, wurde der Trend zusätzlich angeheizt. In einigen gesellschaftlichen Kreisen, nicht nur unter den Öko-Postachtundsechzigern und den Bobos, setzten sich die Naturweine nach und nach durch. Es kam nicht mehr selten vor, dass auch Wohlstandsbürger die mit hohem sozialen Ansehen einhergehenden Bordeaux-Flaschen in ihrem Weinkeller durch Weine vom Erzeuger, Autorenweine oder Artisan-Weine ersetzten. Innerhalb einer Randgruppe aufgeklärter Weinkenner waren die holzig und nach Vanille schmeckenden, kräftigen und schweren Weine, die der berühmte Weinverkoster Robert Parker in den 80er-Jahren mittels seines Weinführers angepriesen hatte, nicht mehr en vogue. Dort machte man sich lustig über diese „aufgepumpten“, „amerikanisierten“ Tropfen, die sich den Vorwurf gefallen lassen mussten, der ganzen Welt einen standardisierten Geschmack aufzudrängen, der von einigen wenigen Önologen und Verkostern vorgegeben wurde, welche sich mit ihrem Know-how in die Dienste profitorientierter Winzer stellten. Die Kritik war zwar insgesamt berechtigt, aber zumindest unter den Angehörigen dieser Minderheit löste auch ein snobistisches Gehabe stets schnell das andere ab. Den angesehenen Etikettentrinkern, die ihre Kaufkraft zur Schau stellen wollten, standen jene Etikettentrinker gegenüber, die bestrebt waren, ihre Unangepasstheit in Szene zu setzen.

# La Bête à sa mère

## David Goudreault

L'auteur / Der Autor

David Goudreault est romancier, poète et chroniqueur. En 2011, il remporte la Coupe du monde de poésie à Paris. Son écriture caustique lui vaut un nombre considérable de distinctions dont le Grand prix littéraire Archambault et le Prix des nouvelles voix de la littérature. Son premier roman *La Bête à sa mère* paraît en 2015 chez Stanké, en France chez Philippe Rey, 10/18 et au Canada anglais chez Book\*hug. *La Bête et sa cage* (2016) et *Abattre la bête* (2017) complètent la trilogie. Il présente entre 2018 et 2020 son premier spectacle, *Au bout de ta langue*, un peu partout au Canada et en Europe.

David Goudreault ist Autor, Dichter und Kolumnist. 2011 gewinnt er den Coupe du monde de poésie in Paris. Er wird vielfach ausgezeichnet, u.a. mit dem Grand prix littéraire Archambault und dem Prix des nouvelles voix de la littérature. Sein Debütroman *La Bête à sa mère* erscheint 2015 im Québécois Verlag Stanké, in Frankreich bei Philippe Rey, 10/18 und im anglophonen Kanada bei Book\*hug. *La Bête et sa cage* (2016) und *Abattre la bête* (2017) vervollständigen die Trilogie. Zwischen 2018 und 2020 tourt er mit seinem ersten Bühnenprogramm *Au bout de ta langue* durch Kanada und Europa.



# Jennifer Dummer

La traductrice / Die Übersetzerin

Après ses études en littérature française et comparée à Mayence, Berlin et Montréal, Jennifer Dummer devient traductrice et blogueuse et travaille pour la promotion de la culture québécoise sur le marché germanophone. Elle fait connaître la littérature et la musique québécoise à travers les blogs *jennismusikbloq.com* et *quelesen.com*, et elle présente la culture québécoise et canadienne entre autres dans le cadre de la série d'événements *Book and you*.

Nach dem Studium der französischen sowie Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft mit dem Schwerpunkt Québec in Mainz, Berlin und Montréal arbeitet Jennifer Dummer als Übersetzerin, Bloggerin und Kulturvermittlerin. Über die Québécois Musik- und Literaturszene berichtet sie auf den Blogs *jennismusikbloq.com* und *quelesen.com*, Kultur aus Québec und Kanada stellt sie u.a. im Rahmen der Veranstaltungsreihe *Book and you* vor.

mail@jenniferdummer.com

La Bête à sa mère, David Goudreault  
Stanké, 2015  
232 pages / Seiten (12–15)

## 1 – La résilience

**M**a mère se suicidait souvent. Elle a commencé toute jeune, en amatrice. Très vite, maman a su obtenir la reconnaissance des psychiatres et les égards réservés aux grands malades. Électrochocs, doses massives d'antidépresseurs, antipsychotiques, anxiolytiques et autres stabilisateurs de l'humeur ont rythmé les saisons qu'elle traversait avec peine. Pendant que je collectionnais des cartes de hockey, elle accumulait les diagnostics. Ma mère a contribué à l'avancement de la science psychiatrique tant elle s'est investie dans ses crises. Si ce n'était du souci de confidentialité, je crois que certains centres universitaires porteraient son nom.

Ma mère était discrète et se suicidait en cachette, la plupart du temps. Contrairement à ce que prétendent les rapports officiels, je n'étais pas affecté par ses habitudes. Quand maman sortait la tête de ses enfers, c'était une femme merveilleuse. Les spécialistes peuvent bien aller se pendre eux aussi, avec leurs pseudo-analyses de nos liens d'attachement. La première fois que je l'ai trouvée, elle était nue et gémissait sur le carrelage de la salle de bain. J'avais quatre ans. Maman s'était extirpée de la baignoire, où macérait un bouillon rougeâtre laissant deviner qu'elle s'y était charcutée. Les poignets, surtout. Elle m'avait réveillé en poussant de petits cris aigus mêlés de sanglots. Dès que j'ai osé glisser ma tête dans l'embrasure de la porte, elle m'a ordonné d'aller chercher Denise. J'ai figé. Je crois que c'est normal. La nudité de ma mère, le couteau à steak et le sang dans le bain dressaient un drôle de tableau. Ce n'était pas une scène familiale adéquate, comme on me le confirmerait plus tard. Ça faisait désordre. J'avais envie de ramasser et de ranger le couteau, au moins. Ma mère se couvrait le sexe maladroitement et vociférait de plus belle. *Va dire à Denise d'appeler l'ambulance, maudit sans-génie !* Lorsqu'elle commençait à utiliser mes surnoms, la claque n'était jamais loin. *Vas-y, je t'ai dit !*

Denise habitait l'étage du dessous. Le triplex étant mal insonorisé, je savais systématiquement à quel moment elle se réveillait. Sourde, elle écoutait la télévision à plein volume. Je déjeunais régulièrement chez elle. Dans une armoire de la cuisine, une boîte de Cap'n Crunch m'était exclusivement destinée. Je me collais sur Denise dans le grand divan de cuirette brune toute craquelée et je grignotais mes céréales. Je tentais de suivre le fil des

## 1 – Widerstandsfähigkeit

**M**eine Mutter brachte sich ständig um. Als sie damit anfang, war sie blutjung, eine Amateurin. Sie hatte es ziemlich schnell raus, wie sie von Psychiatern die Anerkennung und die Aufmerksamkeit kriegte, die sonst Schwerkranken vorbehalten ist. Elektroschocks, hoch dosierte Antidepressiva, Antipsychotika, Angstlöser und andere Gefühlsstabilisatoren takteten die Jahreszeiten, die sie mühsam durchlebte. Während ich Hockeykarten sammelte, häufte sie Diagnosen an. Meine Mutter gab sich ihren Krisen so rückhaltlos hin, dass sie zur Weiterentwicklung der psychiatrischen Wissenschaft beitrug. Ohne die ärztliche Schweigepflicht wären sicher einige Universitäten nach ihr benannt. Meine Mutter war diskret und brachte sich klammheimlich um, meistens jedenfalls. Anders als in den offiziellen Gutachten behauptet, haben sich ihre Gewohnheiten nicht nachteilig auf mich ausgewirkt. Wenn Mama nicht gerade in ihrer Hölle steckte, war sie eine wunderbare Frau. Sollen sich die Spezialisten mit ihrer Pseudoanalyse unserer Familienbande doch daran aufknüpfen.

Als ich sie das erste Mal gefunden habe, war sie nackt und lag stöhnend auf dem Kachelboden im Badezimmer. Ich war vier Jahre alt. Mama hatte sich aus der Badewanne gehievt, in der eine rötliche Suppe schwamm, vermutlich hatte sie sich aufgeschlitzt. Vor allem an den Handgelenken. Sie hatte mich mit einer Mischung aus kurzen, schrillen Schreien und Schluchzern geweckt. Sobald ich mich traute, den Kopf durch die Tür zu stecken, befahl sie mir, Denise zu holen. Ich bin erstarrt. Ist ja klar. Die Nacktheit meiner Mutter, das Steakmesser und das Blut in der Badewanne ergaben ein seltsames Bild. Geordnete Verhältnisse sehen anders aus, wie man mir später bestätigte. Das hier war pures Chaos. Ich wollte wenigstens das Messer aufheben und wegräumen. Meine Mama bedeckte sich notdürftig und brüllte umso lauter. *Geh zu Denise, sie soll den Notarzt rufen, du kleiner Nichtsnutz!* Immer, wenn einer meiner Kosenamen fiel, war die Ohrfeige nicht weit. *Mach schon, hab ich gesagt!*

Denise wohnte direkt unter uns. Wegen der schlechten Isolierung des dreistöckigen Hauses wusste ich genau, wann sie aufstand. Weil sie schlecht hörte, war der Fernseher immer voll aufgedreht. Ich frühstückte regelmäßig bei ihr. In einem der Küchenschränke war eine

postes qu'elle changeait compulsivement. Elle arrêtait quelques secondes de plus à la chaîne de la météo. Ça me fascinait, car elle ne sortait jamais, se faisant même livrer son épicerie et mes précieuses céréales. Elle savait tout de même, toujours, le temps qu'il faisait. *On sait jamais, ti-gars, on sait jamais rien.* C'était une sage, Denise.

*Qu'est-ce que t'attends, que j'y aille moi-même ? Déniaise !* Maman avait réussi à se relever et à se cacher le bas du corps en se recroquevillant entre le bain et la cuvette de la toilette. Je me suis dit qu'elle se donnait bien du mal pour cacher un peu de poil. Je n'avais encore que la tête d'impliquée dans la situation. J'hésitais entre me jeter dans les bras de ma mère, l'aider à ramasser son dégât ou obéir et aller quérir l'aide de Denise. *Vas-y, câlisse !* Je me suis précipité chez la voisine.

Denise me demandait de lui masser les pieds à chacune de mes visites. C'était tout sec et il y avait des bosses blanches et rugueuses, mais je me prêtais au jeu. C'était ma part de sacrifice dans notre relation symbiotique. Je la chatouillais parfois et on riait tous les deux. Malgré les cinquante-quatre années qui nous séparaient, je n'ai jamais eu de meilleure amie. C'est la seule femme à m'avoir dit que j'étais beau. Je suis beau. Je le sais, mais on me le dit peu car j'impressionne les femmes. Denise, elle, avait su m'apprivoiser. Elle m'aimait, mais elle n'était pas nombreuse.

Dans l'empressement, je n'avais pas mis mes bottes et les escaliers de fer me mordaient les pieds. Il faut dire que c'était un mois de novembre particulièrement froid. Sa porte n'était jamais verrouillée. Sans même penser à frapper, je me suis engouffré dans la maison en appelant Denise. N'obtenant pas de réponse, j'ai foncé directement vers sa chambre et j'ai poussé la porte entrebâillée. La terreur m'a paralysé. Les traumatismes s'empilaient.

Assise sur le coin du lit, dans la lumière de la lune filtrant entre les persiennes, son regard ahuri planté dans le mien, Denise tenait ses cheveux dans ses mains. Loin de sa tête. Ne lui restaient que quelques touffes de poils éparses sur le crâne. Sa chevelure s'était dissociée. Son scalp serré entre ses doigts, elle m'a dévisagé et a marmonné *mes cheveux*. Elle a voulu les reloger sur sa tête, mais il était déjà trop tard. Cette image a marqué mon cerveau au fer rouge. Plus que le corps de ma mère sur le plancher de la salle de bain, d'ailleurs.

Denise a appelé les secours. Je n'osais plus la regarder. Je me suis gavé de Cap'n Crunch jusqu'à la nausée, attendant que ma mère parte en ambulance et qu'on m'emmène dormir au centre d'accueil. J'étais reconnaissant, tétanisé à l'idée de dormir chez Denise. Si la femme chauve était bien Denise. Je n'étais plus sûr de rien.

J'ai souvent revu ma mère se suicider, selon les changements de médication et de conjoints, mais je n'ai jamais revu Denise. J'en conserve un bon souvenir, un sentiment de

Packung Cap'n Crunch nur für mich. Auf dem großen, braunen, rissigen Kunstledersofa schmiegte ich mich an Denise und knusperte meine Frühstücksflocken. Ich versuchte den vielen Sendern zu folgen, die sie zwanghaft wechselte. Beim Wetterkanal hielt sie ein paar Sekunden inne. Das faszinierte mich, weil sie nie rausging und sich sogar ihren Einkauf und meine heiß geliebten Knusperflocken nach Hause liefern ließ. Dennoch wusste sie immer, wie das Wetter war. *Man weiß ja nie, kleiner Mann, eigentlich weiß man nichts.* Denise war eine weise Frau.

*Worauf wartest du? Dass ich selber gehe?* Mach schon! Mama war es gelungen, sich aufzurichten und ihren Unterleib zu verdecken, indem sie sich zwischen Badewanne und Klo kauerte. Es kam mir seltsam vor, dass sie sich so sehr bemühte, die paar Haare zu verbergen. Bisher steckte ich nur mit dem Kopf in dieser Situation. Ich wusste nicht, was ich tun sollte: mich meiner Mama in die Arme werfen, ihr helfen das Chaos zu beseitigen oder auf sie hören und bei Denise Hilfe holen. *Scheiße, jetzt geh schon!* Ich bin zur Nachbarin geflüzt. Denise bat mich bei jedem meiner Besuche, ihr die Füße zu massieren. Sie waren ganz trocken und voller weißer und rauer Schwellungen, aber ich ließ mich darauf ein. Dieses eine Opfer brachte ich ein in unsere symbiotische Beziehung. Manchmal kitzelte ich sie und wir lachten beide. Trotz der 54 Jahre, die uns trennten, war sie die beste Freundin, die ich je hatte. Sie ist die einzige Frau, die mir gesagt hat, ich sähe gut aus. Ich sehe gut aus. Ich weiß das, bekomme es aber nur selten gesagt, weil ich die Frauen beeindrucke. Denise wusste, wie man mich zähmt. Sie hatte mich lieb, aber damit war sie in der Unterzahl. In der Eile hatte ich vergessen, mir Stiefel anzuziehen und auf der Eisentreppe brannten mir die Füße. Man muss sagen, der November war außergewöhnlich kalt. Ihre Tür war nie verschlossen. Ohne ans Klopfen zu denken bin ich in ihre Wohnung gestürmt und rief nach Denise. Weil sie nicht antwortete, stürzte ich direkt auf das Schlafzimmer zu und stieß die angelehnte Tür auf. Der Schreck lähmte mich. Ein Schock jagte den nächsten. Auf der Bettkante sitzend, vom Mondlicht beschienen, das durch die Jalousie drang, den entgeisterten Blick auf mich gerichtet, hielt Denise ihre Haare in den Händen. Weit weg von ihrem Kopf. Auf ihrem Schädel waren nur noch einige Büschel. Ihre Haarpracht hatte sich verselbstständigt. Die Finger in den Skalp gekrallt gaffte sie mich an und murmelte *meine Haare*. Sie wollte sie sich wieder auf den Kopf setzen, aber es war schon zu spät. Das Bild hatte sich eingebrannt. Viel stärker noch als der Körper meiner Mutter auf dem Boden im Badezimmer.

Denise rief den Notarzt. Ich traute mich nicht mehr, sie anzusehen. Ich stopfte mich mit Cap'n Crunch voll, bis mir schlecht wurde, und wartete darauf, dass meine Mutter ins Krankenhaus und ich in eine Einrichtung gebracht wurde. Ich war dankbar, allein die

sécurité mêlé de frayeur. Depuis, les Cap'n Crunch goûtent la nostalgie et j'ai une phobie des perruques.



Vorstellung, bei Denise zu übernachten, ließ mich schaudern. Wenn die kahlköpfige Frau wirklich Denise war. Ich war mir keiner Sache mehr sicher.

Ich habe noch oft gesehen, wie sich meine Mutter umbrachte, je nach neuer Medikation und neuem Lebensgefährten, Denise aber habe ich nie wieder gesehen. Ich behalte sie in guter Erinnerung, ein Gefühl von Sicherheit vermischt mit Schrecken. Seitdem schmecken Cap'n Crunch nach Nostalgie und ich habe eine Perückenphobie.

# Un océan, deux mers, trois continents

## Wilfried N'Sondé

L'auteur / Der Autor

Wilfried N'Sondé, né en 1968 à Brazzaville, est écrivain et musicien. N'Sondé part vivre à Paris avec ses parents alors qu'il est enfant. Après des études en sciences politiques, il s'installe à Berlin, où il vivra 25 ans avant de retourner vivre à Paris. Il est l'auteur de cinq romans dont seul le premier, *Le Coeur des enfants léopards* (2007), est paru en Allemagne (traduction de Brigitte Große, chez l'éditeur Kunstmann, en 2008).

Wilfried N'Sondé, geboren 1968 in Brazzaville, ist Schriftsteller und Musiker. Als Kind zieht N'Sondé mit seinen Eltern nach Paris. Nach seinem Politikstudium lebt er fünfundzwanzig Jahre in Berlin, dann kehrt er nach Paris zurück. Er hat fünf Romane veröffentlicht, doch allein sein preisgekröntes Debut *Le Coeur des enfants léopards* (2007) wurde bislang ins Deutsche übertragen (von Brigitte Große, Kunstmann 2008).



# Laura Haber

La traductrice / Die Übersetzerin

Laura Haber étudie la traduction littéraire à Munich, avant de se réinstaller à Berlin. Pour le festival de poésie *Latinale*, elle organise et présente des lectures et des ateliers de traduction. Elle est également rédactrice de la revue littéraire *alba.lateinamerika* lesen et de la revue mensuelle *Lateinamerika Nachrichten*, dont elle supervise la page de poésie bilingue. En 2018, elle participe au programme Hieronymus pour jeunes traductrices et traducteurs du Deutsche Übersetzerfonds. Elle traduit du français, de l'espagnol et du portugais vers l'allemand.

Nach einem Master in Literarischem Übersetzen in München kehrt Laura Haber 2017 nach Berlin zurück. Sie wird Mitglied des Organisations- und Übersetzerteams des Poesiefestivals *Latinale*, tritt der Redaktion des Literaturmagazins *alba.lateinamerika* lesen bei und koordiniert die zweisprachige Lyrikseite für die *Lateinamerika Nachrichten*. 2018 nimmt sie am Hieronymus-Programm für Nachwuchsübersetzer des Deutschen Übersetzerfonds teil. Sie übersetzt aus dem Französischen, Spanischen und Portugiesischen.

[laura.haber@web.de](mailto:laura.haber@web.de)

Pour les esclaves et l'équipage, se nourrir devint une obsession de tous les instants. Les marins attendaient impatiemment leur pitance tout au long du jour puis, le moment du repas venu, ils ingurgitaient goulûment des biscuits très durs avec une maigre portion de céréales, sans prières ni remerciements. Jamais rassasiés, ces hommes se cassaient le corps, le ventre vide, l'œil brillant de méchanceté, prêts à tout pour une ration supplémentaire. Martin m'apprit qu'aux esclaves on donnait de la viande de poulet, de la chair de poisson fumé ou séché, de l'huile de palme et parfois du beurre, le tout accompagné de bouillie de manioc, de mil, de fèves, de riz ou d'igname. De la noix de coco, des oranges et surtout du jus de citron stocké dans des barils pour éviter l'apparition des terribles carences qui provoquaient le déchaussement des dents. Une alimentation riche et variée à laquelle l'équipage n'avait pas droit. Certains d'entre eux devaient endurer le supplice de descendre nourrir les prisonniers sous le contrôle d'un officier. Et les matelots savaient qu'une fois leur travail accompli, les supérieurs montaient prendre leur repas. Or, *Le Vent Paraquet* était trop petit pour étouffer l'hilarité bruyante qui accompagnait la fin des agapes des officiers alcoolisés. La discipline sur le bateau menaçait de rompre sous la violence de la faim.

Sur le navire, je dépérissais. Le monde s'était rétréci aux dimensions de l'espace compris entre la poupe et la proue. Les contours du *Vent Paraquet* s'étaient refermés sur nous tous. Nous étions cloîtrés sur l'Atlantique dans une miniature d'humanité où Dieu, vêtu d'un habit de capitaine de vaisseau et de souliers vernis à boucles d'argent, était coiffé d'un tricorne noir. Un tyran qui passait le plus clair de son temps à commander, à menacer et à châtier ses subalternes. Mes anciens repères s'ébranlaient chaque jour un peu plus, mes certitudes avaient toutes volé en éclat. Le Créateur s'était absenté. Il n'existait plus de terre où séjournaient les esprits de mes ancêtres défunts, personne auprès de qui j'aurais pu obtenir le secours de conseils bienveillants à l'aide d'offrandes et de libations. À leur place pourrissaient sous mes pieds une multitude de morts vivants anonymes qu'il m'était impossible de secourir. Être dans l'incapacité d'atténuer leurs souffrances me consumait, cette impuissance torturante et coupable altérait fortement les fondements de ma foi. Qui avait pu inventer la haine et le mépris justifiant les atrocités qui se commettaient sur le vaisseau ?

**B**esatzung und Sklaven hatten bald nichts Anderes mehr im Sinn, als zu essen. Den ganzen Tag warteten die Matrosen ungeduldig auf ihre Ration, war es so weit, verschlangen sie, ohne ein Gebet oder Dank zu sagen, gierig die steinharten Kekse und eine magere Portion Grütze. Niemals satt, rieben diese Männer sich auf, die Mägen leer, ein böses Funkeln in den Augen, bereit zu allem für einen Nachschlag. Martin erklärte mir, dass die Sklaven Hühnerfleisch bekamen, geräucherten oder getrockneten Fisch, Palmöl und manchmal Butter, dazu Brei aus Maniok, Hirse, Bohnen, Reis oder Yamswurzeln. Den fürchterlichen Mängeln, die Zahnausfall verursachten, sollten Kokosnuss, Orangen und vor allem der in Fässern gelagerte Zitronensaft vorbeugen. Eine reichhaltige und vielseitige Ernährung, auf die die Besatzung keinen Anspruch hatte. Manche mussten sich sogar der Marter aussetzen, hinabzusteigen, um unter Aufsicht eines Offiziers das Essen an die Gefangenen zu verteilen. Dabei wussten die Matrosen, dass sich ihre Vorgesetzten nach getaner Arbeit hinauf- und zu Tisch begaben. Das Schiff war aber zu klein, um das laute Gelächter zu verschlucken, wenn die betrunkenen Offiziere ans Ende ihres Festmahls gelangten. Der Hunger war so gewaltig, dass die Disziplin an Bord in ständiger Gefahr schwebte. Ich ging auf diesem Schiff zugrunde. Die Welt war auf die Größe des Raums zwischen Heck und Bug geschrumpft. Der Schiffskörper hatte uns allesamt eingeschlossen. Wir befanden uns mitten auf dem Atlantik in einer Miniaturmenschheit, wo Gott das Gewand eines Schiffskapitäns trug, Lackschuhe mit Silberschnallen und einen schwarzen Dreispitz auf dem Kopf. Ein Tyrann, der die meiste Zeit damit zubrachte, seine Untergebenen zu kommandieren, zu bedrohen und zu bestrafen. Was mir einst Halt gegeben hatte, stürzte von Tag zu Tag mehr in sich zusammen, meine Gewissheiten waren zerstoßen. Der Schöpfer hatte sich entfernt. Es gab kein Land mehr, in dem die Geister meiner Vorfahren weilten, niemanden, der mir für Speise- oder Trankopfer mit wohlwollendem Rat unter die Arme gegriffen hätte. Stattdessen verfauten unter meinen Füßen so viele lebende Tote, dass es mir unmöglich war, ihnen zu helfen. Meine Unfähigkeit, ihr Leiden zu lindern, fraß mich auf, die quälende, schuldhaftige Ohnmacht rüttelte an den Grundfesten meines Glaubens. Wer war für den Hass und die Verachtung verantwortlich, auf denen die Gräueltaten auf dem Schiff beruhten?

Außer Martin dachte niemand daran, sich auch nur einen Schritt den Geiseln anzunähern,

À l'exception de Martin, personne ne songeait à faire le moindre pas vers les otages qui partageaient le même espace... un tout petit étage en dessous. Maîtres, esclaves, ecclésiastique, sentinelles, marchandises, nous naviguions, liés les uns aux autres selon une échelle de subordination, chacun cherchant à écraser les plus faibles que lui. Nous croulions sous le poids de la soumission, personne ne pouvait imaginer une manière différente d'être ensemble, tous ignoraient qu'il pût exister une autre forme d'organisation. J'aurais aimé dire aux marins qu'ils pouvaient voir en moi et dans les esclaves des frères et des sœurs, au lieu de croire à ces idées mensongères sur la prétendue incompatibilité de nos natures profondes. Il était possible d'en finir avec ce vocabulaire d'avilissement qui faisait des êtres humains parqués dans la fosse une cargaison destinée à être surexploitée. Des sujets à torturer, des outils de travail et de temps en temps des objets d'assouvissement des pulsions sexuelles ou sadiques. Exécutants dociles, éduqués à obéir et à subir, les matelots avaient oublié qu'ils trimaient seulement pour garantir les profits des nantis qui les commandaient. Et, très loin de nous, comme me le rappelait parfois Louis de Mayenne la moue pleine de déférence en pointant son menton vers le haut, les lèvres pincées, quelque part dans les beaux quartiers de Nantes, une famille de riches armateurs attendait patiemment un retour substantiel sur investissement. Nous bravions tous les jours des terribles dangers et derrière nous, là-bas au pays des Bakongos, Álvaro II, ses courtisans et ses conseillers chargés d'évaluer la qualité des produits d'importation et de négocier leur prix se réjouissaient d'avoir déjà empoché leur part du butin. À l'orée des terres vierges du Nouveau Monde s'impatientaient d'autres bourreaux, le fouet à la main, prêts à spolier le fruit du travail forcé des captifs et de leur descendance, jusqu'à leur dernier souffle de vie. Des centaines de vies broyées, sacrifiées, utilisées au profit de la prospérité d'une poignée d'individus.

Mais j'étais un être trop complexe pour l'entendement et les préjugés de l'équipage, une catégorie nouvelle, une question qui les épuisait et les laissait sans réponse. Ma singularité éveillait leur suspicion, elle leur inspirait du mépris, du rejet, ils ne réfléchissaient pas. Je les observais enchaînés au labeur du matin jusqu'au soir, leur plus grand bonheur était de dormir sur leurs hamacs dans leur quartier confiné et puant, avant de reprendre le travail, s'affairer sans jamais se plaindre. J'étais devenu une interrogation permanente pour ces hommes aux raisonnements sommaires qui n'arriveraient sans doute jamais à comprendre que je pusse ressembler aux esclaves par la couleur de ma peau tout en bénéficiant des mêmes privilèges que leurs supérieurs hiérarchiques. Il se méfiaient de moi et préféraient m'éviter, de peur que je perturbe leurs certitudes.

J'étais dans une impasse, inapte à m'extraire seul de tant de cynisme et d'injustice.

die mit uns denselben Raum teilten ... nur ein Deck weiter unten. Herren, Sklaven, Geistlicher, Wächter und Waren segelten dahin, hierarchisch verteilt auf eine Stufenleiter, und jeder trat nach dem Schwächeren unter ihm. Das Gewicht der Unterwerfung erdrückte uns, aber niemand konnte sich eine andere Art des Zusammenlebens vorstellen, keiner kannte eine andere Form der Organisation. Wie gern hätte ich den Matrosen gesagt, dass sie, statt den Lügen über die angebliche Unvereinbarkeit unserer Charaktere zu glauben, mich und die Sklaven als ihre Brüder und Schwestern betrachten konnten. Dass es möglich war, das Vokabular der Entwürdigung aufzugeben, mit dem sie die Menschen unter Deck in ein zur Ausbeutung bestimmtes Frachtgut verwandelten: in Folteropfer, Werkzeuge, bisweilen auch Gegenstände zur Befriedigung sexueller oder sadistischer Triebe. Als zahme Befehlsempfänger, getrimmt darauf, zu gehorchen und zu kuschen, hatten die Matrosen vergessen, dass ihre Schufterei nur dem Gewinn der Bonzen diene, unter deren Befehl das Schiff stand. Denn weit entfernt, in einem der angesehenen Viertel von Nantes, wartete, wie Louis de Mayenne mir in Erinnerung rief, wenn er ein ehrfürchtiges Gesicht aufsetzte und mit gespitzten Lippen das Kinn anhob, eine reiche Reederfamilie geduldig darauf, dass ihre Investition eine üppige Rendite abwarf. Tagtäglich trotzten wir schrecklichen Gefahren, während hinter uns, im Land der Bakongo, Álvaro II., seine Höflinge und Berater, betraut damit, die Qualität der Importprodukte einzuschätzen und die Preise auszuhandeln, über ihren Teil der Beute bereits triumphierten. Und an den Ufern der unberührten Landstriche der Neuen Welt harnten weitere Peiniger unserer Ankunft, um den Gefangenen und ihren Nachkommen bis zum letzten Atemzug den Ertrag ihrer Zwangsarbeit abzupressen. Hunderte Leben, die für den Wohlstand einer Handvoll Individuen benutzt, zerrieben, geopfert wurden.

Ich aber war ein zu komplexes Wesen für das Verständnis und die Vorurteile der Besatzung, eine neue Kategorie, eine Frage, die Mühe kostete und auf die sie keine Antwort hatten. Meine Einzigartigkeit erregte ihren Argwohn, rief Verachtung und Ablehnung in ihnen hervor, sie dachten nicht nach. Ich beobachtete, wie sie sich von morgens bis abends an die Arbeit ketteten, während ihre größte Freude darin bestand, sich in ihrem engen, stinkenden Schlafrum in die Hängematte zu legen, bevor sie sich erneut an die Arbeit machten, anpackten, ohne zu klagen. Für diese Männer groben Denkens war ich zu einem unlösbaren Rätsel geworden, nie würden sie begreifen, wie ich meiner Hautfarbe nach wie ein Sklave aussehen und dabei die gleichen Privilegien genießen konnte wie jene, die in der Hierarchie über ihnen standen. Sie trauten mir nicht und mieden meine Nähe, aus Angst, ich könnte ihre Gewissheiten antasten.

Unfähig, mich dem Zynismus und der Ungerechtigkeit aus eigener Kraft zu entziehen,

L'humanité qui m'entourait m'effrayait. J'en restais malade, désespéré, fragile. J'en arrivais à me demander si je vivais encore vraiment, je recherchais en vain le sens que mon amour de Dieu avait offert à ma vie, l'existence perdait toute saveur. Aimer l'autre, voilà l'essentiel de ce que m'avaient enseigné mes pairs de l'Église. Égaré sur l'immensité de la mer, il me manquait un ancrage.



sah ich keinen Ausweg. Die Menschheit, die mich umgab, erschreckte mich. Ich fühlte mich krank, hilflos, zerbrechlich. Ich fragte mich, ob ich überhaupt noch ein Leben führte, suchte vergeblich nach dem Sinn, den meine Liebe zu Gott ihm einst verliehen hatte, es verlor jeden Reiz. Liebe deinen Nächsten, das war die Botschaft, die mich meine Glaubensbrüder gelehrt hatten. In der Unermesslichkeit des Meeres fehlte mir ein Anker.

# L'invention des corps

## Pierre Ducrozet

L'auteur / Der Autor

Pierre Ducrozet, né à Lyon en 1982, est l'auteur de quatre romans. Fils d'une mère autrichienne et d'un père français, il vit plusieurs années à Berlin avant d'habiter à Barcelone. Ses trois premiers romans sont publiés chez Grasset : *Requiem pour Lola rouge* (2010, Prix de la vocation 2011), *La vie qu'on veut* (2013) et le roman à succès *Eroica* (2015, finaliste du Prix de Flore), une biographie romancée du peintre Jean-Michel Basquiat. Son roman actuel, *L'invention des corps*, paraît en 2017 chez Actes Sud et est en cours de traduction en italien (Fazi) et en grec (Polis).

Pierre Ducrozet, 1982 in Lyon geboren, ist Autor von bisher vier Romanen. Er ist Sohn einer österreichischen Mutter und eines französischen Vaters, hat mehrere Jahre in Berlin gelebt und wohnt derzeit in Barcelona. Seine drei ersten Romane erscheinen bei Grasset: *Requiem pour Lola rouge* (2010, Prix de la Vocation 2011), *La vie qu'on voulait* (2013) und der vielbeachtete Roman *Eroica* (2015, Shortlist für den Prix de Flore), eine fiktionalisierte Biografie des Malers Jean-Michel Basquiat. Sein Roman *L'invention des corps* erscheint 2017 bei Actes Sud und wird derzeit ins Italienische (Fazi) und Griechische (Polis) übersetzt.



# Paula Rauhut

La traductrice / Die Übersetzerin

Paula Rauhut étudie les médias et la littérature française à Fribourg-en-Brigau, à Paris et à Berlin. Dans son mémoire de Master, elle aborde le sujet de l'intraduisible dans les œuvres de l'auteur français Georges Perec. En tant que traductrice de littérature contemporaine, elle traduit dans le cadre du projet « allons enfants ! » la correspondance des auteurs Alice Zeniter et Pierre Ducrozet du français vers l'allemand et sa traduction de la nouvelle *La Belle au bois dormant* (all. *Dornröschen*) de Leïla Slimani est publiée en 2017 par la maison d'édition berlinoise Klaus Wagenbach.

Paula Rauhut studiert französische Medien- und Literaturwissenschaft in Freiburg im Breisgau, Paris und Berlin. In ihrer Abschlussarbeit setzt sie sich mit der Thematik der Unübersetzbarkeit in den Werken des französischen Autors Georges Perec auseinander. Als Übersetzerin zeitgenössischer Literatur überträgt sie im Rahmen des Projekts „allons enfants!“ Briefwechsel der Autoren Alice Zeniter und Pierre Ducrozet aus dem Französischen ins Deutsche. Ihre Übersetzung von Leïla Slimanis Kurzgeschichte *Dornröschen* erscheint 2017 im Berliner Verlag Klaus Wagenbach.

paula.rauhut@hotmail.fr

I l n'y a rien ici ou presque mais il faut pourtant en dire quelque chose. Des baraques seules sous un ciel bas, des chemins qui serpentent vers des amas de pierres. La terre a été pelée par des siècles de soleil. Les gestes ont un temps de retard sur les choses. Les fils électriques s'entortillent autour d'une taquería aux relents de porc grillé. Au loin, sur les collines, des plantations de pavot et de marijuana, un village qui porte un nom. Les mots qui pouvaient reformuler le réel se sont englués le long des parois en chaux. L'un des chemins monte vers l'école normale Isidro Burgos, seule possibilité pour les gosses des montagnes alentour de sortir leurs mains de la terre. Ayotzinapa, État du Guerrero, à six heures au sud de Mexico DF. Álvaro est arrivé il y a un mois. Il a pris le bus de la gare routière de Mexico jusqu'à Chilpancingo, puis un mini-camion collectif l'a amené jusqu'ici, le long de ces lacets qu'on ne peut pas emprunter la nuit. Il a marché à pas lents jusqu'à l'école aux murs peints en rouge et noir, il a dépassé les portraits de Zapata et du Che, l'étrange sculpture au centre du patio, est entré dans le hall. Il a parlé un moment avec le directeur et le personnel de l'école, puis il est redescendu au village chercher une chambre au mois. Un couple d'artisans lui a proposé, pour 1400 pesos, une piaule au fond de la cour avec eau chaude et wifi, il a dit oui. Quatre jours plus tard, le 30 août, il a commencé à donner des cours d'informatique aux premiers arrivés des villages avoisinants. Álvaro a vu entrer dans la salle au fond de la cour la silhouette trapue d'Aldo Gutiérrez, celles plus fluettes de Jorge Aníbal Mendoza et du Chilango, des gars de dix-huit, dix-neuf ans, aux mains rêches, au regard lointain, des taiseux qui aiment la tequila, le foot et danser la cumbia avec les filles. Ils en ont laissé une quelque part d'ailleurs, avec un enfant pour certains. Álvaro leur apprend à se servir des cinq ordinateurs qu'il a réussi à obtenir, il leur donne des notions de mise en page, leur explique l'architecture d'une machine, un peu de code basique et de navigation sur le web, mais ça ils savent déjà à peu près. Le soir, avant de rentrer, il boit parfois une bière avec ceux qui traînent là. El Cochiloco, notamment, dont la main droite s'élève en silence. Il a un visage rond et un cou puissant de cheval. Álvaro l'aime bien. Il est doué. Il partage avec lui une rage froide et sans nom. Ils échangent quelques mots, écoutent le souffle de leurs cigarettes relâché dans le noir encore chaud, puis Álvaro repart vers le centre d'Ayotzinapa. El Cochiloco est l'un des cent quarante élèves de deuxième année. Il est né là-haut dans l'État du Guerrero, avec comme seule perspective le sol sec et

**H**ier gibt es nichts oder fast nichts, dennoch muss etwas darüber gesagt werden. Einsame Hütten unter einem tiefhängenden Himmel, Wege, die sich zu Steinhäufen hochschlängeln. Die Erde, über Jahrhunderte von der Sonne versengt. Die Bewegungen hinken den Dingen hinterher. Stromkabel schlingen sich um eine Taquería, die einen strengen Geruch nach gegrilltem Schweinefleisch verströmt. In der Ferne, auf den Hügeln, Mohn- und Marihuana-Felder, ein Dorf, das einen Namen trägt. Die Worte, mit denen sich die Wirklichkeit umdichten ließ, blieben entlang der gekalkten Wände kleben. Einer der Wege führt zur Universität Isidro Burgos, einzige Möglichkeit für die Jungs aus den umliegenden Bergen, die Hände aus der Erde zu nehmen.

Ayotzinapa, Bundesstaat Guerrero, sechs Stunden südlich von Mexiko-Stadt. Álvaro ist vor einem Monat angekommen. Er hat den Bus von Mexiko-Stadt nach Chilpancingo genommen, dann hat ihn ein Minibus über die Serpentina, die nachts unbefahrbar sind, hierhergebracht. Er ist langsam auf die Universität mit den rot und schwarz gestrichenen Wänden zugegangen, hat die Porträts Zapatas und des Che und die seltsame Skulptur in der Mitte des Innenhofs passiert, hat die Eingangshalle betreten. Er hat kurz mit dem Rektor und seinen Mitarbeitern gesprochen, dann ist er ins Dorf zurückgegangen, um sich ein Zimmer zu suchen. Ein Handwerkerpaar hat ihm für 1 400 Pesos eine Kammer mit Warmwasser und WLAN im Hinterhof angeboten, er hat ja gesagt. Vier Tage später, am 30. August, hat er den ersten Studenten der benachbarten Dörfer Informatikunterricht gegeben. Er hat die stämmige Gestalt Aldo Gutiérrez' den Raum am Ende des Hofes betreten sehen, außerdem die schwächeren von Jorge Aníbal Mendoza und El Chilango, Achtzehn-, Neunzehnjährige mit rauen Händen, fernem Blick, wortkarge Jungs, die gern Tequila trinken, Fußball spielen und mit Mädchen Cumbia tanzen. Irgendwo haben sie auch eines zurückgelassen, manchmal mit einem Kind. Álvaro bringt ihnen bei, die fünf Computer zu bedienen, die er ergattern konnte, erläutert Grundlegendes zum Layout und zeigt ihnen den Aufbau eines Rechners, ein bisschen Code und das Surfen im Web, aber das beherrschen sie schon halbwegs. Bevor er abends nach Hause geht, trinkt er manchmal ein Bier mit denen, die noch da sind. Vor allem El Cochiloco, der wortlos die rechte Hand hebt. Er hat ein rundes Gesicht und einen kräftigen Stiernacken. Álvaro mag ihn. Er ist begabt. Mit ihm teilt er eine kalte und namenlose Wut. Sie wechseln ein paar Worte,

les pierres. Il a réussi le concours d'entrée, après tout prof c'était mieux que de se cramer les mains ou de s'user la vie sur les chantiers à la ville. Il est devenu l'un des leaders de l'école, on le suit à l'instinct. Les cours viennent de commencer, les élèves ont passé trois semaines à trimer, bizutage de début d'année, voir qui tient et qui tient pas. L'école normale est un privilège, il faut se montrer à la hauteur. Après, on commence à leur enseigner la critique du pouvoir politique et l'histoire des guérillas. C'est une terre de révolte, par ailleurs rongée par le narcotraffic et par la corruption, comme le pays tout entier. Chaque élève lit les œuvres de Marx, de Kropotkine, les écrits du Che et refait le parcours de Simón Bolívar. El Cochiloco, lui, préfère Augusto Sandino, le révolutionnaire qui libéra le Nicaragua avant d'être assassiné par le dictateur Somoza, dit el Vampiro. Álvaro se sent proche d'eux même s'il n'est pas des leurs. Il est né à Mexico, dans le quartier de la Condesa, un autre monde, rues tranquilles à l'ombre des jacarandas centenaires. Mais toujours là-bas ses gestes l'ont fait se sentir à part. L'obséquiosité et l'indolence de ses compatriotes l'exaspèrent. Il a la peau obscure, d'un noir caramel, comme sa mère, qui a fui Cuba en 1979, il a les yeux verts de son père. Il marche raide dans les rues et on le voit passer. Il a toujours été plus grand que ses camarades, plus élancé, plus sauvage aussi que ces enfants de la bourgeoisie mexicaine, à laquelle ses parents avaient fugacement appartenu. Ces derniers avaient malgré tout eu le temps, avant de perdre leur prestige et la grâce qu'ils avaient à vingt-cinq ans, d'acheter une petite maison rue Yautepec où ils vivent encore. Le passage des jours les a tassés. Le père d'Álvaro enseigne toujours l'anthropologie à l'Université autonome de Mexico, mais il ne lustre plus sa moustache ni ses mocassins. Personne n'ayant jamais réagi à ses traits d'esprit, il a fini par se taire. Sa mère, elle, rit toujours, mais chaque fois plus près du sol.

lauschen dem Rauch ihrer Zigaretten, den sie in die noch warme Dunkelheit pusten, dann geht Álvaro wieder zurück ins Zentrum von Ayotzinapa.

El Cochiloco ist einer von hundertvierzig Studenten im zweiten Jahr. Er wurde hier geboren, hoch oben im Bundesstaat Guerrero, seine einzige Aussicht waren trockene Böden und Steine. Er hat die Aufnahmeprüfung bestanden, unterm Strich ist Lehrer sein immer noch besser, als sich die Hände kaputt zu machen oder sich auf den Baustellen der Stadt tot zu ackern. Er ist zu einem der Wortführer der Universität geworden, man folgt ihm instinktiv. Der Unterricht hat gerade erst begonnen, die Studenten haben drei Wochen lang geschuftet, zu Semesterbeginn werden sie auf die Probe gestellt, um zu sehen, wer durchhält und wer nicht. Das Studium hier ist ein Privileg, dem muss man erst mal gewachsen sein. Danach wird ihnen Machtkritik und die Geschichte der Guerilla beigebracht. Die Region ist rebellisch, außerdem wird sie, wie das ganze Land, von Drogenhandel und Korruption zerfressen. Jeder Student liest die Werke von Marx, Kropotkin, die Schriften des Che und begibt sich auf die Spuren von Simón Bolívar. El Cochiloco hingegen bevorzugt den Revolutionär Augusto Sandino, der Nicaragua befreite, bevor er Opfer des Diktators Somoza wurde, auch El Vampiro genannt.

Álvaro fühlt sich diesen Jungs nahe, obwohl er keiner von ihnen ist. Er wurde in Mexiko-Stadt geboren, im Viertel La Condesa, einer anderen Welt, ruhige Straßen im Schatten jahrhundertealter Jacarandas. Dort aber hat er sich durch sein Auftreten schon immer als Außenseiter gefühlt. Die Unterwürfigkeit und Trägheit seiner Landsleute machen ihn rasend. Seine Haut ist dunkel, karamellschwarz, wie die seiner Mutter, die 1979 aus Kuba geflohen ist, die grünen Augen hat er von seinem Vater. Kerzengerade geht er durch die Straßen, und man nimmt ihn wahr. Er war schon immer größer als seine Klassenkameraden, schlanker, und auch wilder als die Kinder der mexikanischen Bourgeoisie, der seine Eltern flüchtig angehört hatten. Bevor sie das Ansehen und die Anmut verloren, die sie mit fünfundzwanzig besaßen, war ihnen noch genug Zeit geblieben, sich ein kleines Haus in der Yautepec zu kaufen, in dem sie noch immer wohnen. Der Lauf der Zeit hat sie gebeugt. Álvaros Vater lehrt weiterhin Anthropologie an der Autonomen Universität von Mexiko, bringt inzwischen aber weder seinen Schnurrbart noch seine Loafer zum Glänzen. Da niemand je auf seine Bonmots reagierte, ist er schließlich verstummt. Seine Mutter dagegen lacht zwar immer noch, kommt dem Boden dabei aber jedes Mal ein Stückchen näher.

## Impressum

### Rédaction / Redaktion:

Benjamin Bernard, Émeline Berton, Jenny Bussek, Camille Logoz, Gaël Le Lostec,  
Anabelle Assaf, Robert Balcke, Jennifer Dummer, Laura Haber, Paula Rauhut

### Coordination éditoriale et relecture des textes en français /

Koordination und Lektorat der französischen Texte: Julie Bierling

### Relecture des textes en allemand / Lektorat der deutschen Texte:

Pour le BIEF / Für das BIEF: Katja Petrovic

Pour l'OFAJ / Für das DFJW: Sandra Schmidt, Elise Benon, Annette Schwichtenberg

### Photos / Fotos: ©Frankfurter Buchmesse / Nurettin Cicek

Photo / Foto Patricia Klobusiczky: © Jonas Groß

Photo / Foto Stéphanie Lux: © Barbara Dietl

### Graphisme / Grafik:

Juliane Bartel, Michaela Anzer

### Impression / Druck:

DCM, Meckenheim

© OFAJ/DFJW, 2019



[www.dfjw.org](http://www.dfjw.org)



[www.facebook.com/ofaj.dfjw](http://www.facebook.com/ofaj.dfjw)



[www.twitter.com/ofaj\\_dfjw](http://www.twitter.com/ofaj_dfjw)



[www.instagram.com/ofaj\\_dfjw](http://www.instagram.com/ofaj_dfjw)



[www.youtube.com/OFAJDFJW](http://www.youtube.com/OFAJDFJW)



[www.snapchat.com/add/ofaj\\_dfjw](http://www.snapchat.com/add/ofaj_dfjw)





En coopération avec / In Zusammenarbeit mit



[www.buchmesse.de](http://www.buchmesse.de)



[www.bief.org](http://www.bief.org)



[www.prohelvetia.ch](http://www.prohelvetia.ch)

